

Essai sur la
problématique
de la figure
paternelle
dans
la légende
arthurienne



Guy D'Amours

Les bâtards de Camelot

Essai sur la problématique de la figure paternelle
dans la légende arthurienne

Préface de Jean Marcel

Les éditions De Courberon

Du même auteur

Les mémoires de Merlin, Saint-Patrice-de-Beaurivage, éditions De Courberon, 2001. [première édition]

D'un certain point de vue, Saint-Patrice-de-Beaurivage, éditions De Courberon, 2002 [avec des illustrations à l'encre de Chine de Béatrice Leclercq].

Un réveil agité d'histoires, Saint-Patrice-de-Beaurivage, éditions De Courberon, 2003.

Les mémoires de Merlin, Saint-Patrice-de-Beaurivage, éditions De Courberon, 2007 [nouvelle édition en format de poche].

L'Attente, Saint-Patrice-de-Beaurivage, éditions De Courberon (Collection « Murmure »), 2008.

Tout sauf gris, Saint-Patrice-de-Beaurivage, éditions De Courberon, 2009.

Les données de catalogage avant publication sont disponibles à Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada.

Les éditions De Courberon
500, rue Principale
Saint-Patrice-de-Beaurivage (Qc) G0S 1B0
www.decourberon.com
Téléphone : 418 609-3458
Télécopie : 1 866 596-3873

ISBN 978-2-922930-44-3

© Éditions De Courberon, 2012.
Tous droits réservés pour tous pays.



**Conseil des Arts
du Canada**

**Canada Council
for the Arts**

SODEC
Québec 

Les éditions De Courberon remercient le Conseil des Arts du Canada ainsi que la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) du soutien accordé à leur programme de publication.

*À mes maîtres,
ceux des livres,
mais surtout aux bien vivants.*

« Quant à toi, on ignore qui tu es
puisque tu n'as pas de père. »

Geoffroy de Monmouth
Histoire des rois de Bretagne

« Biaux sire Diex, comment averai jou
bien, quant j'ai failli au pere ? »

Merlin-Huth
roman en prose du XIII^e siècle

Merlin a bonne presse : jeux vidéos, bandes dessinées, films à succès. Ce sont là des réserves de la magie moderne, où Merlin est tenu justement pour un magicien. Il y est à son aise. C'est le Merlin de la tradition insulaire britannique. Mais le personnage que met en évidence ce petit livre repose sur une autre tradition, également valide, continentale et française, celle du devin, lisant dans le passé aussi bien que dans l'avenir. C'est, si l'on veut, une autre forme de magie, plus intériorisée reposant sur les forces de l'esprit où la puissance passe du pouvoir des mains du prestidigitateur à celui de la vision du prophète. En réalité, ces deux traditions sont souvent inextricables. Comment est apparue cette figure dans l'histoire et par les textes, selon quelle logique elle a évolué dans l'imaginaire (aussi bien des auteurs que des lecteurs), c'est ce que Guy D'Amours nous invite à découvrir avec lui. Sa connaissance du sujet dans ses plus intimes ramifications est prodigieuse – de même que son intelligence à l'œuvre dans la lecture des textes qu'elle éclaire ici pour nous. Ce pourquoi il faut dès ici l'en féliciter.

On lui saura gré ainsi d'avoir élucidé, dans une écriture

agréable et claire, l'origine problématique de Merlin en interrogeant la généalogie des textes qui l'ont engendré. On n'a jamais aussi bien démêlé l'écheveau complexe de la formation et de l'évolution, à travers l'histoire, du personnage sous ses divers noms et visages, depuis le lointain VI^e siècle jusqu'aux productions contemporaines.

Il nous apprend ce que la tradition courante et populaire ne sait pas trop : que Merlin est d'abord ce qu'il est parce qu'il est un enfant sans père. Dans toutes les mythologies, on retrouve ce destin d'un personnage à la naissance obscure qui le rend par conséquent apte à toutes les virtualités, mais nulle part ailleurs il n'apparaît aussi fortement que dans les textes du Moyen âge. La plus juste révélation dont cette enquête nous convainc à l'évidence est certainement d'apprendre que cet enfant sans père gère en réalité toute une descendance de héros à naissance mystérieuse : ces *bâtards de Camelot*, si bien nommés.

Jean Marcel

Qu'il soit question du devin à qui l'on attribue volontiers de nombreuses prophéties, du druide pouvant communiquer avec les bêtes sauvages et contrôler la nature, de l'homme sauvage vivant dans les bois ou plus simplement de l'enchanteur, le nom de Merlin évoque dans l'esprit de chacun une image forte. L'héritage littéraire que nous a légué la figure de Merlin depuis le milieu du VI^e siècle a propulsé le personnage, dans l'esprit occidental, au rang de figures mythologiques telles que Tristan, Faust, Don Juan et Don Quichotte. Son rôle primordial dans la légende arthurienne explique en partie ce succès populaire. Mais il y a plus : la figure du prodigieux enchanteur est de tout temps fascinante et les mythes et contes de fées ne seraient ce qu'ils sont sans ces puissances, bonnes ou mauvaises, qui influencent à leur guise la destinée des hommes.

Au fil des siècles, le personnage de Merlin s'est cristallisé en un emblème d'autorité qui n'est pas sans rappeler le *père* symbolique de la psychanalyse. Cette fascination qu'exerce cette figure sur les esprits contemporains porte à croire qu'elle possède un contenu à forte charge subconsciente qui

prend naissance dans nos désirs secrets.

Dans la présente étude, nous chercherons cette fonction psychique paternelle dans la légende de Merlin. Pour ce faire, il sera d'abord nécessaire de saisir la structure évolutive du personnage à travers certains textes littéraires médiévaux relatifs à Merlin. Toutefois, l'étude proprement dite ne se restreindra pas au corpus médiéval pour la simple et bonne raison que nous ne cherchons pas à analyser la figure de Merlin au Moyen Âge, mais dans une perspective plus large qui comprend la vision contemporaine du magicien. À la suite de cet aperçu historique, le sujet sera étudié à la lumière de certaines théories psychanalytiques : la question de la lignée des chevaliers — particulièrement problématique — sera l'objet d'une analyse cherchant à démontrer qu'une figure paternelle de Merlin se construit autour d'elle. D'autre part, il sera aussi question de la généalogie et de la paternité de Merlin. À la lumière de ce que nous aurons trouvé dans cette analyse, nous serons en mesure d'exposer la problématique que pose la figure paternelle dans la légende arthurienne.

CHAPITRE 1

ORIGINE ET ÉVOLUTION DE LA FIGURE DE MERLIN

C'est un exploit que de sortir de la caverne du *Père Tué*.
[...] Pour en sortir, il faut commencer par se construire
un « utérus » que l'on va féconder par le récit de son
histoire. Ce fond est tissé par des mythes que l'on va se
raconter pour accoucher de ce temps originaire.

Herbert Haravon
À père de pierre, fils de l'eau

1.1 Les sources

Il serait hasardeux d'essayer de cerner un personnage tel que Merlin sans avoir auparavant cherché à saisir l'ensemble des données qui s'y rapportent. L'univers littéraire est en continuel mouvement et les personnages qui en font partie ne sont pas statiques ; c'est le propre de la littérature romanesque de développer un monde et des protagonistes qui naissent et se transforment au fil des pages du récit.

En général, la transformation ne s'exécute que dans un seul espace, soit celui du texte où les protagonistes vivent leurs aventures essentielles. Nous mettons de côté ici tout l'aspect des sources de l'imaginaire. Nous savons pertinemment que la création littéraire n'est possible que grâce à la créativité d'un auteur, tel Stevenson donnant vie à *Mr Hyde* après un cauchemar, mais la question de l'inspiration déborde le cadre de la présente recherche et n'apporterait aucune information quant à ce qui nous intéresse.

En revanche, certaines figures de la littérature ne prennent forme qu'à la suite d'une évolution qui s'échelonne

dans le temps et, par conséquent, ne deviennent perceptibles de façon globale qu'à partir d'un point de vue qui permet d'embrasser l'ensemble de ce processus évolutif. C'est le cas du personnage de Merlin, dont on ne peut en fait attribuer la création à aucun auteur en particulier.

Les textes que nous étudierons montrent que c'est petit à petit, fragment par fragment, que le personnage s'est constitué en une entité mieux définie, comme si le matériau ne pouvait se libérer d'un seul coup. Nous arrêterons chronologiquement notre aperçu historique avec une trilogie essentielle : le *Petit Saint-Graal*.¹ Pour construire son récit, l'auteur anonyme² a cueilli allégrement dans divers textes auxquels il avait eu accès directement ou non. Il fait de Merlin un personnage essentiel à la Quête du Graal. Son œuvre sera reprise et transformée par maints continuateurs. Ces vulgates, au-delà des informations essentielles qu'elles peuvent fournir à une étude comme la nôtre, révèlent l'am-

1 Le *Petit Saint-Graal* (ou cycle court) est la mise en prose d'une trilogie en vers attribuée à Robert de Boron (*Joseph d'Arimathie*, *Merlin*, *Perceval*). En fait, seul le *Joseph* en vers nous est parvenu en entier. Du *Merlin* de Robert, il ne reste que les cinq cent quatre premiers vers ; quant au *Perceval* en vers, si jamais il y en eut un, seules les versions en prose des manuscrits Didot et de Modène nous permettent de croire à son existence. Nous utilisons, dans cette étude, le *Merlin* du manuscrit de Modène (voir dans la bibliographie : Robert de Boron, *Le Roman du Graal*).

2 D'aucuns affirment catégoriquement qu'il s'agit de Robert de Boron, mais la question de la paternité du cycle court demeure pour les autres un problème irrésolu.

pleur de la figure de Merlin dans la légende du roi Arthur et des chevaliers de la Table Ronde. Mais à partir du cycle court, la figure merlinesque a bel et bien atteint la splendeur qui la fera traverser les siècles.

1.1.1 *De excidio et conquestu Britanniae*

C'est un texte latin du milieu du VI^e siècle, de l'historien breton Gildas, *De excidio et conquestu Britanniae*, qui pose les fondements de la figure merlinesque. Le nom de Merlin, ou son équivalent gallois *Myrddin*, n'apparaîtra que six siècles plus tard, mais le récit de Gildas comporte déjà un minuscule fragment de ce qui deviendra un épisode de l'histoire de Merlin.

Dans ce récit des malheurs de sa patrie, l'historien Gildas raconte que les Bretons furent constamment attaqués par les Pictes et les Scots lorsque les Romains eurent retiré leurs légions de la Grande-Bretagne durant la chute de l'Empire. Les défaites se succédèrent, la pauvreté frappa et la peste fit des ravages. Les Bretons firent alors appel à un *superbus tyrannus* pour obtenir l'aide des tribus saxonnes qui étaient sous son autorité. Elles débarquèrent dans l'île, mais firent la guerre à leur compte, ce qui ne fit qu'empirer la situation des Bretons. Par la suite, beaucoup d'entre eux émigrèrent vers le continent, mais certains se réfugièrent dans les montagnes et se regroupèrent autour d'un chef d'origine romaine : *Aurelius Ambrosius*.

À partir de ce moment fatidique, les Bretons réussirent à remporter des victoires, jusqu'à la bataille du Mont Badon qui ramena la paix pendant quarante ans. Le nom d'Aurelius Ambrosius restera présent dans les chroniques suivantes jusqu'à se transformer en celui de Merlin.

1.1.2 *Historia ecclesiastica gentis Anglorum*

En 731, le chroniqueur Bède reprend textuellement dans son *Historia ecclesiastica gentis Anglorum* le récit de Gildas :

À cette époque, leur général et leur chef était Ambrosius, aussi appelé Aurelianus; il était d'origine romaine; c'était un homme courageux et modéré. De son temps les Bretons reprirent courage; il les exhorta à combattre et leur promit la victoire. Avec l'aide de Dieu, ils l'obtinrent; ils remportèrent quelques succès, jusqu'à l'année où eut lieu le combat du Mont Badon.³

Bien que les textes soient à peu de chose près identiques, Bède ajoute à la chronique de Gildas un élément nouveau : il nomme le *superbus tyrannus* appelé à l'aide par les Bretons. Son nom est *Vurtigern*. Cette apparition, comme on le verra, n'est pas sans importance pour le développement de la figure de Merlin.

3 Zumthor, *Merlin le Prophète*, p. 10, citant Bède, *Histoire ecclésiastique de la Nation saxonne*.

1.1.3 *Historia Britonum*

Un troisième texte s'ajoute à ceux de Gildas et Bède : l'*Historia Britonum* (entre le VII^e et le IX^e siècle). Il s'agit d'un recueil anonyme⁴ constitué de fragments de toute nature. C'est avec cet ouvrage que commencent concrètement à se dessiner certains traits du caractère de Merlin et des personnages de son univers. L'œuvre reprend maintes fois les noms d'Ambrosius et de Guortigirn, qui est de toute évidence une variante du Vurtigern de Bède. L'auteur en fait de véritables antagonistes aux caractères bien définis. Guortigirn s'y dévoile comme emblème du mal : « Il cristallise sur son nom toutes les lâchetés, les trahisons, le défaitisme, causes de l'invasion et des malheurs de l'île » (Zumthor, p. 12). Quant à Ambrosius, il devient le symbole de l'espoir d'une réunification de la Bretagne et de tout ce qui pourra s'opposer au traître Guortigirn.

Le chapitre 40 de l'*Historia Britonum* comporte un récit insolite qui lie indubitablement l'histoire de Guortigirn et d'Ambrosius à celle des personnages de Vertigier et de Merlin du cycle court. Le texte relate que pour se défendre contre l'ennemi, le tyran Guortigirn entreprend de faire construire une immense forteresse ; les matériaux sont à peine disposés

4 Ferdinand Lot rapporte une étude de Mommsen qui propose quatre hypothèses possibles pour expliquer l'origine de l'*Historia Britonum* : une première laisse l'œuvre anonyme ; une deuxième l'attribue à un certain Fii Urbagen ; une troisième prétend que Gildas en serait l'auteur ; et, finalement, une quatrième l'associe à un dénommé Nennius. Devant tant d'incertitude, il est préférable de parler de l'*Historia Britonum* comme d'une œuvre anonyme.

sur le chantier qu'ils disparaissent en une seule nuit et sans raison apparente. Le prodige se produit trois fois avant que le roi consulte ses sorciers, qui lui affirment que sa forteresse ne pourra être terminée que si l'on mêle aux fondations le sang d'un enfant sans père. Guortigirn envoie des messagers qui finissent par trouver un tel orphelin : « Et juravit illis patrem non habere » (Lot, p. 180)⁵. Ils s'emparent de lui et l'emmènent à Guortigirn. Une fois devant lui, le jeune captif affirme que verser son sang sur les fondations serait inutile, car la forteresse s'écroule à cause de deux dragons qui sont dans une nappe d'eau sous les fondations. On creuse et on découvre les deux bêtes, qui se jettent violemment l'une sur l'autre.

L'enfant donne ensuite l'interprétation de ce combat qui s'avère être un symbole de la défaite prochaine de Guortigirn. Furieux en entendant ces paroles, le roi s'empresse de demander quel est le nom de celui qui ose avancer de tels propos : « Et rex ad adolescentem dixit : "Quo nomine vocaris ?" Ille respondit : "*Ambrosius* vocor" [...] » (Lot, p. 182)⁶.

Ainsi Ambrosius acquiert-il dans *l'Historia Britonum* l'une des principales caractéristiques qui feront de Merlin un enfant unique : il est né sans père. Nous retrouvons dans cette absence de paternité le thème capital autour duquel nous déploierons notre étude.

5 « Et celui-ci jura qu'il n'avait pas de père » (notre traduction).

6 « Le roi dit au jeune homme : "Quel est ton nom ?". Celui-ci répondit : "On m'appelle Ambroise". » (notre traduction).

1.1.4 *Historia Regum Britanniae*

Le quatrième ouvrage dans lequel se construit la figure de Merlin est celui d'un Gallois nommé Geoffroy de Monmouth, l'*Historia Regum Britanniae* (vers 1135). Dans la chronologie historique littéraire que nous tentons de dresser ici, le texte de Geoffroy occupe une place unique. En effet, l'*HRB*, bien qu'ayant été présentée par l'auteur comme une traduction d'un livre gallois très ancien, est truffée d'anecdotes et de faits qui ont pour unique but de maintenir l'intérêt du lecteur. L'histoire y cède donc de plus en plus sa place à la littérature.

De fait, l'auteur de l'*HRB* s'est efforcé d'écrire son livre de façon attrayante, qui flattât la curiosité du lecteur, et il y a partiellement réussi. Il a écrit ainsi une épopée en prose, un beau roman, mais dépourvu de tout caractère d'historicité. Dans la dédicace, il prétend traduire un original gallois, que lui aurait remis l'archidiacre Gauthier d'Oxford. Cette référence est fausse, et cet original n'a jamais existé (Zumthor, p. 17).

Ce qui s'avère une tare pour les historiens se révèle être un trésor pour notre recherche, car le texte de Geoffroy représente l'entrée de Merlin dans la littérature : en glissant vers la fiction, il donne naissance au roman breton et à ses figures mythiques. Il est en quelque sorte la première apparition de Merlin, l'enfant sans père, l'homme du Diable, le prophète et magicien.

En 1134, soit un an avant la composition de l'*HRB*, Geoffroy avait écrit un livret intitulé les *Prophéties de Mer-*

lin, qu'il affirme être une version latine de « ce que Merlin a chanté si agréablement en vers bretons »⁷. Il s'agit plutôt d'une longue suite de vaticinations difficiles à saisir, que l'auteur insérera ensuite dans l'*HRB* et qui en sont inséparables :

[...] même quand elles se présentaient encore sous la forme d'un ouvrage indépendant, les *Prophéties de Merlin* [...] étaient d'avance partie intégrante de l'*Historia Regum Britanniae* et en représentaient un épisode constitutif qui ne pouvait en être détaché que provisoirement, comme une espèce d'échantillon (Faral, t. II, p. 41) ;

c'est pourquoi nous les considérons comme une seule et même œuvre : l'*HRB*.

Dans l'*HRB*, Wortegirn, le Guortigirn de l'*Historia Britonum*, usurpe le pouvoir en faisant périr le fils héritier du feu roi Constantin, Constant, qui laisse comme seuls successeurs deux enfants, Aurélius et Uter. À la mort de leur père, les enfants sont précipitamment emmenés en Armorique par leur tuteur. Ayant échappé à la mort aux mains des Saxons, Wortegirn consulte ses sorciers pour savoir comment se protéger. Ils lui conseillent d'édifier une forteresse ; étrangement, les fondations de la construction ne tiennent pas en place. À ce point du récit, on retrouve presque intégralement l'épisode de la tour de l'*Historia Britonum*. Devant ce prodige, les conseillers affirment que, hormis le sang d'un enfant sans père, rien ne pourra faire tenir la forteresse ; on part à la re-

7 Faral, *La légende arthurienne*, t. III, p. 40, citant Geoffroy de Monmouth.

cherche de cet enfant. Au cours de leurs recherches, s'étant arrêtés dans une ville qu'on appelle Kaermerdin, les envoyés du roi repèrent un enfant exceptionnel :

Denique, cum multum diei praeterisset, subita lis orta est inter duos juvenes, quorum erant nomines *Merlinus* atque *Dinabutius*. Certantibus vero ipsis dixit *Dinabutius* ad *Merlinum* : quid mecum contendis, fatue ? Numquam nobis eadem erit nobilitas. Ego enim ex origine regum editus sum ex utraque parte generationis meae ; de te autem nescitur quis sis, *cum patrem non habeas* (Faral, t. III, p. 186).⁸

Ainsi apparaît pour la première fois le nom de Merlin, enfant sans père. Pourquoi l'auteur a-t-il appelé l'enfant Merlin ? Aucun texte ne semble donner de réponse à cette question. Il est possible que Geoffroy ait trouvé ce nom en transformant celui d'un barde gallois qu'on appelait Myrdin. Ce qui est sûr, cependant, c'est que Merlin et Ambroise sont dorénavant le même et unique personnage, comme en fait foi cette remarque inusitée de Geoffroy : « Tunc ait *Merlinus*, qui et *Ambrosius* dicebatur [...] » (Faral, t. III, p. 188)⁹.

On emmène donc Ambroise-Merlin et sa mère devant

8 « Comme le jour était déjà bien avancé, une querelle s'éleva soudain entre deux garçons, nommés Merlin et Dinabut. Au cours de la dispute, Dinabut s'adressa ainsi à Merlin : "Pourquoi rivalises-tu avec moi, insensé ? Nous n'aurons jamais la même condition. Moi, je suis d'origine royale par mon père et ma mère. Quant à toi, on ignore qui tu es puisque *tu n'as pas de père*." » (Geoffroy de Monmouth, p. 154, nous soulignons).

9 « Alors Merlin, qui s'appelait aussi Ambroise [...] » (Geoffroy de Monmouth, p. 156).

Wortegirn, qui interroge cette dernière pour savoir qui est le père de l'enfant. Elle explique :

Cum essem inter consocias meas in thalamis nostris apparebat mihi quidam in specie pulcherrimi juvenis, et saepissime amplexens me strictis bracchiis deosculabatur. Et cum aliquantulum mecum moram fecisset subito evanescebat, ita ut nihil ex eo viderem. Muttotiens quoque alloquebatur dum secreto sederem, nec usquam comparebat. Cumque me diu in hunc modum frequentasset, coivit mecum in specie hominis saepius, atque gravidam in alvo deseruit. (Faral, t.III, p. 187)¹⁰

Wortegirn demande aussitôt des précisions à son savant Maugantius, qui affirme que l'histoire de la femme est crédible et que le beau jeune homme qui lui est apparu est sans aucun doute un démon incube. Geoffroy de Monmouth fait donc de Merlin, pour la première fois, un fils de démon.

Dans la seconde partie de l'*HRB*, qui relate les temps d'un grand guerrier nommé Arthur, l'auteur réintroduit Aurelius et Uter dans le récit. Il est intéressant de constater que Geoffroy de Monmouth a créé deux personnages à partir d'un seul nom : l'Ambrosius Aurelianus de Gildas. Il

10 « Lorsque je me trouvais dans notre chambre avec mes compagnes, quelqu'un m'apparaissait sous la forme d'un très beau jeune homme ; très souvent il me serrait dans ses bras, me baisait la bouche et, après s'être attardé quelque peu avec moi, disparaissait complètement à mes yeux. Souvent aussi il venait me parler lorsque je me tenais à l'écart, mais sans jamais se rendre visible. Ainsi me fréquenta-t-il et, plusieurs fois, il s'unit à moi charnellement sous l'aspect d'un homme, m'abandonnant lorsque je fus enceinte » (Geoffroy de Monmouth, p. 155).

semble qu'il ait réparti en deux parts le matériel légendaire attaché à ce double nom. À Ambroise-Merlin, il a donné la sagesse et le don de prophétie ; à Aurelius, la force du guerrier. La suite du récit raconte que les deux héritiers légaux reviennent sur l'île avec une imposante armée. Les deux frères remportent une victoire éclatante, renversent Worgirn et le tuent. Uter n'intervient réellement dans le récit qu'au moment où Aurelius meurt ; à ce moment précis, il voit dans le ciel une étoile immense, avec un seul rayon de lumière auquel est lié un dragon qui crache du feu : Merlin explique que l'étoile est le signe qu'Uter doit devenir roi et qu'un successeur inestimable lui sera donné pour fils. Dans les textes ultérieurs, les fils de Constant sont nommés Pandragon et Uter ; à la mort de Pandragon, son frère se fait désormais appeler Uterpandragon.

Suit alors, au chapitre 137, l'histoire d'un impossible amour qui marquera le matériau merlinesque : lors d'une cour tenue à Londonia, le roi Uter tombe amoureux d'Ingerna, épouse de Gorlois, duc de Cornouailles. Elle est fidèle et refuse de tromper son mari. La guerre éclate alors entre les deux hommes. Mais l'armée du duc n'est pas de taille devant la puissance de celle du roi. Il se retrouve donc assiégé dans le château de Dimilioc pendant qu'Ingerna se cache dans le château de Tintagel, reconnu pour son imprenable forteresse. Pour satisfaire la passion d'Uter pour Ingerna, Merlin lui donne *medicaminibus* l'apparence de Gorlois. Le roi s'introduit chez Ingerna, fait l'amour avec elle et conçoit ainsi cette nuit-là Arthur, qui s'avérera être dans l'histoire

de Geoffroy de Monmouth un roi d'une grande renommée, remarquable à tous points de vue. Après le chapitre 137, Merlin ne réapparaît plus dans l'*HRB*.

1.1.5 *Vita Merlini*

Environ douze ans plus tard, Geoffroy de Monmouth écrit une *Vita Merlini* dont le titre semble annoncer une histoire de la vie de Merlin. Or, il n'en est rien : le poème d'environ 1500 vers n'est pas à la hauteur de l'*HRB* :

Aussi mal construit que l'*HRB* l'était bien, il n'est en fait que la juxtaposition, sans unité, de vaticinations, d'exposés scientifiques, de tirades déclamatoires, et le récit proprement dit y tient en 600 vers. (Zumthor, p. 37)

Malgré ses défauts évidents, le poème de Geoffroy saura satisfaire la curiosité entourant la figure de Merlin.

Dans la *Vita*, Merlin vit maintenant sous le règne de Conan, quatrième successeur d'Arthur. Geoffroy lui a donné un état civil et de la parenté : il est le mari de Guendoloena, le frère de Ganiada et le beau-frère de Rodarch de Cumbrie. On le retrouve pendant une bataille opposant Peredur de Vénédotie et Guennolous de Scotie. Il semble que Geoffroy ait décidé de miser sur le fait que sa mère, dans l'*HRB*, était déjà fille du roi des Démètes, puisqu'il est présenté comme le roi de Démétie. Dans la bataille, trois frères sont tués¹¹ et Merlin éprouve une douleur

11 Le texte ne permet pas de dire les frères de qui sont morts. S'agit-

telle qu'il devient fou. Sa folie le pousse à se réfugier dans la forêt de Calidon pour y mener une vie à l'état sauvage :

Et fugit ad silvas, nec vult fugiendo videri [*sic*],
Ingrediturque nemus, gaudetque latere sub omis,
Miraturque feras pascentes gramina saltus.
Nunc has insequitur, nunc cursu praeterit illas ;
Utitur herbarum radicibus, utitur herbis,
Utitur arboreo fructu morisque rubeti.
Fit sylvester homo quasi sylvis editus esset.
Faral, t. III, p. 309).¹²

Malgré les intempéries, Merlin demeure en forêt, retenu dans cette solitude par un attrait irrésistible. Un passant l'aperçoit un jour et fait avertir Ganieda, qui envoie un messager pour le ramener ; séduit par un mélodieux chant accompagné de cithare, il se laisse emmener à la cour de son beau-frère Rodarch. À l'instant où il entre à la cour, la vue de la foule le fait sombrer à nouveau dans la folie et on doit le garder prisonnier en l'enchaînant.

À ce moment surviennent deux anecdotes prophétiques : un jour, la reine Ganieda s'approche du roi Rodarch sans savoir que la feuille d'un arbre est prise dans sa chevelure. Le roi la lui enlève doucement ; à cet instant, Merlin éclate

il des frères de Peredur, de Rodarch ou même de Merlin ? La question demeure sans réponse.

12 « Il se retira en cachette et s'enfuit dans les forêts, soucieux de n'être pas vu dans sa fuite. Il pénétra au fond des bois, heureux de rester caché sous les frênes. Il admirait les bêtes qui paissaient les herbes de ces solitudes ; tantôt il les poursuivait, tantôt il les devançait à la course. Il se nourrit d'herbes et de racines et devint un homme sauvage, comme s'il était né au sein des forêts » (Robert de Boron, *Merlin*, p. 216).

de rire sans que nul ne sache pourquoi, pas même le roi qui insiste pour connaître la cause de cette hilarité soudaine. Le captif lui explique que la feuille est tombée dans la chevelure de la reine alors qu'elle était dans un bocage avec son amant. Parce que cette révélation attriste son époux, la reine s'empresse de dire que Merlin n'est qu'un pauvre fou ; pour démontrer qu'elle dit vrai, elle propose d'éprouver la sagesse du devin. Elle fait paraître devant lui un enfant sous trois déguisements différents en demandant chaque fois de quelle mort cet enfant mourra. Le prophète donne trois réponses différentes : la première fois, il affirme qu'il mourra en tombant d'un rocher ; la deuxième, il dit qu'il périra pendu à un arbre ; et finalement il précise qu'il se noiera dans un fleuve. Sur ces affirmations, croyant que Merlin n'est effectivement qu'un fou, le roi le laisse libre de partir. Or, les vers 387 à 415 révèlent que les trois prédictions étaient exactes : devenu grand, l'enfant qu'on avait présenté sous trois déguisements différents tombe dans un précipice en poursuivant un cerf, est submergé dans l'eau d'un fleuve et reste suspendu par un pied à une branche d'arbre.

Merlin retourne ensuite dans la forêt en dépit du chagrin de sa sœur Ganieda et de son épouse Guendoloena. Il avertit sa femme qu'elle peut désormais faire ce qu'elle veut, mais qu'il ne doit pas savoir si elle s'est remariée. Elle n'écoute pas ses conseils et le jour de son second mariage, Merlin se présente dans la ville, monté sur un cerf ; il aperçoit le nouveau marié et le tue avec des cornes de cerf ; il est capturé à nouveau. Surviennent alors deux autres anecdotes

prophétiques qui se graveront dans la légende de Merlin : un jour qu'il se promène en ville, bien gardé par les hommes de Rodarch, il éclate de rire en apercevant un mendiant devant la porte du palais et, plus loin sur la route, il rit de nouveau en voyant un jeune homme qui achète des souliers neufs. Une fois encore le roi l'interroge sur les raisons de ces rires et lui promet la liberté en échange d'une réponse. Merlin explique qu'il n'a pu s'empêcher de rire parce que le mendiant ne savait pas qu'il était assis sur un trésor et parce que le jeune homme devait mourir quelques instants après l'achat de ses beaux souliers. Vérifications faites, les visions du prophète s'avèrent une fois de plus exactes.

La suite de la *Vita* devient confuse. Avant de repartir dans les bois, le devin accepte que sa sœur, pour alléger son existence solitaire, lui fasse construire une maison avec soixantedix portes et autant de fenêtres, d'où il pourra observer les astres. Vivant l'été dans les bois et l'hiver dans sa maison, Merlin fait ensuite de nombreuses prophéties sur la Bretagne. Ganieda finit par le rejoindre dans la forêt après la mort de son mari Rodarch ; Thelgesin, que le texte présente comme un élève de Merlin envoyé par celui-ci en Armorique pour y étudier les phénomènes du vent et des nuages, revient auprès du prophète ; Maeldin, un autre personnage apparu soudainement dans le récit, vient aussi se joindre à lui. La *Vita* se termine lorsque Merlin décide de se taire à jamais, laissant la place à sa sœur, qui s'avère être elle aussi douée pour les prophéties. Ainsi s'achève la trilogie de Geoffroy de Monmouth. Dénués de crédibilité historique, les récits de

Geoffroy apportent toutefois une toute nouvelle identité à Merlin. L'imagination dont a su faire preuve l'auteur gallois pour façonner ses textes est fascinante, autant pour nous qu'elle le fut sans doute pour les lettrés du Moyen Âge.

1.1.6 Le *Roman de Brut*

Un poète-clerc anglo-normand nommé Wace décide de traduire l'*Historia Regum Britanniae* (1155) en français, en espérant que cette *translatio* pourra atteindre un public encore plus large. On retrouve cette traduction dans un long texte intitulé le *Roman de Brut*; il occupe une place importante et unique dans la transformation du matériau général de la légende d'Arthur, et par conséquent de celle de Merlin.

La place considérable qu'occupe Wace aux origines du roman arthurien, l'influence qu'a exercée le *Brut*, ne se limite pas cependant à la diffusion d'une nouvelle thématique, à l'élaboration d'un style [...]. Ce récit a également « vulgarisé » à l'intention du public des cours le destin héroïque d'Arthur et lui a donné sa forme définitive; une forme qui, par la simplicité même de sa ligne, de l'irrésistible ascension à la catastrophe finale, est très proche, chez Wace, d'un scénario mythique.¹³

Il faut se rappeler qu'au Moyen Âge, *traduire* un texte équivalait à l'amplifier selon les talents du traducteur. Ainsi, bien que les principaux changements que Wace apporte au

13 Émmanuèle Baumgartner et Ian Short, Préface de *La geste du Roi Arthur*, p. 22-23.

matériau concernant Merlin soient essentiellement d'ordre formel et que le nom de notre héros n'apparaisse pas aussi souvent qu'on eût pu le souhaiter, quelques passages ajoutent des données intéressantes.

La partie arthurienne de cette traduction commence alors qu'Uter, roi de Bretagne, vient de pacifier le Northumberland et revient à Londres pour se faire couronner. Il organise une fête grandiose à laquelle ducs, comtes, commandants de château et barons sont conviés ; un de ses invités, le comte de Cornouailles, est accompagné de sa femme Ygerne. Comme dans l'*HRB* de Geoffroy, Uter tombe amoureux d'elle ; pour trouver une solution à cet amour illégitime qui le brûle, il fait venir Merlin, qui s'engage à satisfaire les désirs du roi. Wace prend soin de préciser que Merlin ne désire rien en échange de ce service :

Del suen li durra se il vult,
Kar mult ad mal e mult se delt.
« Sire, dist Merlin, tu l'avras,
Ja pur Ygerne ne murras.
Tut t'en ferai avoir tun buen,
Ja mar m'en durras rien del tuen [...] »
(Wace, p. 457).

Merlin affirme au roi qu'il le fera pénétrer à Tintagel en utilisant des élixirs. Les mots de Wace donnent ici une plus grande puissance au magicien que ne l'avaient fait ceux de Geoffroy :

« Mais jo te mettrai bien dedenz
Par nuvels medecinemenz :
Figure d'urne sai muer

E l'un e l'autre tresturner
L'un faz bien a l'autre sembler
E l'un faz bien a l'autre per » (Wace, p. 458).

Les pouvoirs de Merlin ne concernent plus uniquement ici l'apparence d'Uter et de son conseiller comme c'était le cas dans l'*HRB* (« Scio medicaminibus meis dare tibi figuram Gorlois, ita ut per omnia ipse videaris »¹⁴), mais bien aux hommes en général. Wace raconte ensuite comment Uter s'introduit dans Tintagel, fait l'amour à Ygerne en la trompant et féconde ainsi celle qui sera la mère d'Arthur. Après cet événement, le *Roman de Brut* ne fait plus allusion à Merlin.

1.2 Le *Petit Saint-Graal* et les *continuations*

Dans l'évolution latente de la figure de Merlin, le *Petit Saint-Graal* boucle une première séquence d'éléments qui sont, par le symbolisme dont ils sont chargés, les fondements mêmes de cette figure; ils donnent du même coup au personnage tout son pouvoir de fascination. Bien sûr, cette trilogie n'est pas la dernière œuvre à avoir placé la figure merlinesque au centre de son récit : un conte médiéval du XIII^e siècle intitulé *Le vilain ânier* fait de Merlin un bienfaiteur qui donne la richesse à un pauvre bûcheron et la lui retire ensuite parce qu'il n'a pas honoré ses promesses ;

14 Faral, t. III, p. 223. « Je sais, grâce à mes philtres, comment te donner l'apparence de Gorlois pour que tu lui ressembles en tous points » (Geoffroy de Monmouth, p. 197).

les auteurs du *Lancelot* en prose et du *Merlin-Huth* ajoutent un élément étonnant : le magicien n'est plus insensible ; il tombe éperdument amoureux de Viviane, qui l'emprisonne à jamais sous un rocher en usant de sortilèges qu'il lui avait lui-même appris. D'autres textes médiévaux et de nombreux romans du XX^e siècle¹⁵ placent Merlin au centre de leur récit.

Conséquemment, la trilogie du cycle court se situe à l'origine et au cœur d'un univers littéraire qui n'a pas qu'un seul créateur : ses matériaux, celui de la fameuse Quête du Graal entre autres, constituent un véritable macrocosme qu'il serait impossible d'attribuer à l'imagination d'un seul écrivain. Toutefois, elle contient plusieurs des éléments nécessaires à la constitution de la figure de Merlin. Bien qu'étant maintenu dans un certain brouillard, le personnage est livré au lecteur avec une intensité remarquable.

En s'emparant du personnage de l'*HRB* et de la *Vita Merlini* via Wace, l'auteur du *Petit Saint-Graal* l'a cristallisé en lui attribuant définitivement les caractéristiques fondamentales de Merlin, qui subsisteront de l'époque médiévale jusqu'à nos jours.

15 Nous faisons entre autres allusion aux œuvres suivantes : *Merlin* de Michel Rio, *L'Enchanteur* de Barjavel, *L'enchanteur pourrissant* de Guillaume Apollinaire, *Le testament de Merlin* de Théophile Briant, *L'enchanteur Merlin ou La maison de verre* de Jacques D'Ars, *Merlin's mirror* d'André Norton, *The Quest of Merlin* de Nicolai Tolstov, *Le chevalier de neige* de Boris Vian, *The Mists of Avalon* de Marion Zimmer-Bradley, *The book of Merlin* de T.H. White, *The Crystal Cave*, *The Hollow Hills* et *The Last Enchantment* de Mary Stewart, *Merlin* de Robert Nye et finalement *The Romance of Merlin* de Peter Goodrich.

1.2.1 L'achèvement de la figure de Merlin

La figure merlinesque présentée dans le *Merlin* du cycle court foisonne de thèmes fondamentaux : né d'une vierge trompée par un incube, le héros est désormais surnommé « li anfes sanz pere ». Le conseiller spirituel de sa mère, un certain Blaise, devient un personnage essentiel à la légende, puisque c'est lui qui rapporte les faits et actes du héros. De plus, Merlin ne se mêle au monde que lorsque cela est nécessaire et toujours pour conseiller ses protégés : les frères Pandragon et Uter, puis Arthur et tous les chevaliers de la Table Ronde. On le présente comme étant à la fois un prophète et un puissant magicien. On fait aussi de lui l'instigateur de la Table Ronde et de la Quête du Graal, ce qui est pour notre étude d'une importance capitale. Entouré à la fois de crainte et d'admiration, le Merlin du cycle court devient une figure dont la présence est essentielle dans le déroulement de la quête individuelle où chacun des personnages secondaires se lance.

Tous ces éléments seront conservés jusqu'à notre époque dans la plupart des récits subséquents : dans son film *Excalibur*, John Boorman, qui s'est inspiré de *la Morte Darthur* de Thomas Malory (XV^e siècle), présente un magicien très près du personnage du *Merlin* ; dans le roman intitulé *L'Enchanteur* paru en 1984, René Barjavel fait du magicien un conseiller et un guide omniprésent dans la quête des chevaliers ; Jean Markale, dans son *Cycle du Graal : première époque*, conserve presque intégralement les caractéristiques

du héros médiéval. En fait, le personnage de Merlin ne cesse d'inspirer de nouveaux auteurs (que nous utiliserons plus loin), lesquels continuent à le modeler, ce qui nous porte à croire que la constitution de la figure du magicien n'est peut-être pas encore achevée aujourd'hui. Toutefois, il est évident qu'une image symbolique puissante se dégage des caractéristiques que Merlin possède déjà.

L'évolution littéraire que nous venons de tracer, si elle n'est pas la preuve incontestable qu'il existe bel et bien un mythe entourant Merlin, montre sans contredit une fascination réelle de l'Occident pour ce qu'il représente. En se constituant à partir de récits aussi diversifiés, le personnage s'est peu à peu fixé dans un univers qui réunit un ensemble d'épisodes, devenus les éléments fondateurs d'une figure de Merlin. Le problème de la généalogie et des origines de Merlin est l'un des thèmes les plus importants de son univers; en tant qu'élément essentiel, il établit le fondement de la figure elle-même et renferme, du moins, l'explication d'une fascination qui perdure.¹⁶

16 Pour une vision plus historique de Merlin, on pourra lire mon roman historique *Les mémoires de Merlin* paru aux éditions De Courb-eron en 2001 et réédité en format de poche en 2007.

CHAPITRE 2

LE PÈRE DES PÈRES

Le soin du père dans l'âme demande que nous subissions l'épreuve de l'absence, de l'errance, de la quête, de la mélancolie, de la séparation, du chaos et de l'aventure. Il n'y a pas de raccourci pour se rendre au père.

Thomas Moore
Le soin de l'Âme

En effet, en ce qui se rapporte à l'identité sexuelle, nous pourrions dire que si la femme « est », l'homme, lui, doit être « fait ».

Anthony Stevens
Archetypes, a Natural History of the Self

2.1 Des enfants sans père

Peu de légendes ont développé la généalogie de leurs héros autant que les romans du Graal. La base historique même de la légende explique en partie cette volonté de nommer les ancêtres des héros graaliens — et parfois même de raconter leur histoire. Cependant, tous les héros de la Quête n'ont pas une origine historique. Or, pour la plupart, les textes révèlent au lecteur les origines des héros tout comme la mythologie classique permettait de lier le demi-dieu à sa déesse ou à son dieu.

Michel Pastourneau, dans son approche anthropologique de la société imaginaire d'Arthur, a insisté sur la fermeté des structures qui régissent parfois cinq ou six générations de personnages. N'allons pas croire pour autant que les lignées généalogiques soient claires et libres de tout mystère. Un regard jeté sur l'ensemble des textes permet de découvrir un monde où l'inceste, l'adultère et la conception illégitime ne sont pas rares. Beaucoup de héros de la légende du Graal sont des bâtards. La bâtardise y est omniprésente, voire ob-

sédante. C'est autour de la Table Ronde que l'on retrouve les plus grands chevaliers du royaume de Logres. Il est stupéfiant de constater que les plus célèbres d'entre eux sont, en apparence, des enfants sans père. Jetons un regard sur les origines troubles de quelques-uns de ces héros.

2.1.1 Arthur

Le personnage principal de la légende est un enfant qui ne connaît pas son véritable père, Uterpandragon, qui l'a conçu lors d'une relation illégitime avec Ygerne. À sa naissance, il est confié par Merlin à un père adoptif, Auctor¹⁷. Pourtant, ce n'est pas cette filiation adultérine qui fait d'Arthur un bâtard, mais plutôt un problème de paternité multiple. Il est le fils d'Uterpandragon, mais il pourrait être le fils du duc de Tintagel, qui est le mari de sa mère Ygerne. Son père adoptif s'ajoute à cette paternité imprécise et, finalement, Merlin adopte lui aussi un comportement paternel envers Arthur. Perdu dans cette paternité quaternaire, Arthur se retrouve seul. Le *Merlin-Huth* révèle l'angoisse du fils perdu :

Quant Artus oi que cil qui il cuidoit qui fust ses peres
le denoia a fil, si ploura et ot moult grant duel. Et dist :
« Biaux sire Diex, comment averai jou bien, quant j'ai failli
au pere? ». (p. 139)

Du *bien*, certes, Arthur en aura, mais son accession au

17 Il existe de nombreuses variations du nom du père adoptif d'Arthur dans les textes originaux et les traductions. Il est nommé tour à tour Auctor, Ancor, Antor, Arntor et même Hector.

trône sera par le fait même contestée et son destin sera inévitablement marqué par cette filiation imprécise, comme nous le verrons plus loin.

2.1.2 Lancelot

L'un des plus célèbres romans arthuriens a donné naissance à un autre héros dont la filiation paternelle est problématique. Dans *Le chevalier de la charrette* (vers 1176-1181), Chrétien de Troyes présente un personnage qui deviendra un des plus glorieux héros de la quête du Graal : Lancelot. Sa popularité se concrétisera d'ailleurs par une œuvre anonyme complète qui lui sera consacrée au XIII^e siècle : *Lancelot du Lac*.

Lancelot est le fils du roi Ban de Benoïc et de sa femme, Hélène. À sa naissance, son père meurt et la Dame du Lac¹⁸, le vole, l'emporte sous les eaux¹⁹ et le traite comme son propre fils, d'où son surnom, Lancelot du Lac. Tout comme Arthur, l'enfant grandira sans connaître son identité véritable. La Dame du Lac l'élève seule dans un monde où la présence masculine est représentée par un maître d'armes qui lui apprend ce que doit savoir un gentilhomme. La vie

18 La Dame du Lac porte différents prénoms selon les versions : Niniene, Viviane ou Nimüe.

19 « [...] ele se lieve atot l'anfant qu'ele tenoit entre ses braz, et si s'an vient droitement au lac et, joint les piez, si saut anz. » (*Lancelot du Lac*, p. 76).

au fond du lac est décrite de façon paradisiaque, mais une chose manque à Lancelot : l'identité, car « de toz cels qui laianz estoient, ne savoit nus qui il estoit » (*Lancelot du Lac*, p 138). Un épisode de *L'Enchanteur* de Barjavel donne un exemple frappant de la blessure identitaire qui affecte Lancelot :

Un jour, après une de ces promenades, Lancelot devint rêveur, puis demanda brusquement à Viviane :

— Dyonis est-il mon père?

— Non, dit Viviane. Ton père est mort. Il venait de mourir lorsque je t'ai trouvé...

— Trouvé !... Trouvé !... Alors vous n'êtes pas ma mère?

— Non, dit Viviane avec tristesse. Et je le regrette... M'aimeras-tu moins, maintenant que tu le sais?

Pour toute réponse, Lancelot se jeta dans ses bras en sanglotant, se serrant contre elle, suffoquant, reniflant [...].

— Ne pleure pas, beau-trouvé, lui dit-elle. Ta mère est vivante. Tu la retrouveras un jour.

— Et mon père? Qui était-il? Quel est son prénom?

— Ce n'est pas à moi de te le dire. Tu l'apprendras quand il le faudra. Le temps n'est pas encore venu... (p. 160-161)

Non seulement Lancelot apprend-il que la Dame du Lac n'est pas sa mère, mais il est gardé dans l'ignorance de son origine royale.

Dans un passage du *Lancelot du Lac*, l'ignorance de son identité est dévoilée cruellement quand il est questionné par un vavasseur : « Biaux douz anfes, porroit il estre que vos me deïssiez qui vos iestes ? » Et il respont que nenil hore. » (p. 150), Mais Lancelot n'est pas sot, au contraire, et de ce

qu'on l'appelle souvent « filz de roi », il en déduit une origine unique. Or, quand il questionne sa mère adoptive sur le sujet, le mensonge est maintenu :

« Comment? dist la dame, cuidiez vos estre filz de roi, por ce que ge vos l'apel? »

« Dame, fait il, filz de roi suiz apelez et por fil de roi ai estez tenuz.»

« Or sachiez, fait ele, que mauvairement vos conut cil qui por fil de roi vos tint, car vos ne l'ietes mie.»

« Dame, fait il en sopirant, ce poise moi, car mes cuers l'osast bien estre.» (*Lancelot du Lac*, p. 158)

Et le mensonge sera maintenu jusqu'à ce que Perceval ait dix-huit ans, car sa mère adoptive sait que « si ele plus li delaoit, ce seroit pechiez et dolors » (*Lancelot du Lac*, p. 390). Mais elle ne laisse pas son fils partir vers le monde le cœur léger, et de l'amour maternel qu'un père ne vient pas freiner on sent le souffle :

Et se ele poïst encores delaier de prendre chevalerie, ele lo feïst mout volentiers, car a mout grant paines se porra consirrer de lui, car totes amors de pitié et de norreture i avoit mises. (*Lancelot du Lac*, p. 392)

2.1.3 Perceval

Le *Perceval ou le Conte du Graal* (vers 1181) de Chrétien de Troyes commence alors que Perceval habite seul avec sa mère veuve. Il vit comme un jeune sauvage dans la *forêt gaste*, sans rien connaître du monde qui l'entoure. Un jour cependant, il

croise des chevaliers qui se sont égarés dans les bois. En lui naît le désir de connaître le monde et de devenir lui-même un chevalier, symbole éventuel d'un éveil de sa masculinité. Tout de suite après cette rencontre, il va trouver sa mère et lui raconte ce qu'il a vu. Effrayée par l'intérêt naissant de son fils, elle se lance dans une longue plainte fort révélatrice :

« Ha! lasse, com sui mal baillie!

Biax dolz filz, de chevalerie

Vos cuidoie si bien garder

Que ja n'an dissiez parler

Ne que ja nul n'an veïssiez!

Chevaliers estre deüssiez,

Biax filz, se Damedeu pleüst

Que votre pere vos eüst

Gardé, et voz autres amis.

[...]

Vostre peres, si nel savez,

Fu par mi les janbes navrez

Si que il mahaïgna del cors.

Sa granz terre, ses granz tresors,

Que il avoit corne prodom,

Ala tot a perdicïon,

Si cher an grant povreté.

[...]

Quant grant furent vostre dui frere,

Au los et au consoil lor pere

Alerent a deus corz reax

Por avoir armes et chevax.

Au roi d'Escavalon ala

Li ainznez, et tant servi la

Que chevaliers fu adobez.

Et li autres, qui puis fu nez,
Fu au roi Ban de Gomeret.
An un jor andu li vaslet
Adobé et chevalier furent,
Et an un jor meïsmes murent
Por revenir a lor repeire,
Que joie me voloient feire,
Et lor pere, qui puis nes vit,
Qu'as armes furent desconfit.
As armes furent mort andui,
Don j'ai grant duel et grant enui.
De l'ainzné avindrent mervoilles,
Que li corbel et les cornoilles
Anbedeus les ialz li creverent.
Ensi la gent mort le troverent.
Del duel des filz morut li pere,
Et je ai vie mout amere
Sofferte puis que il fu morz. ».²⁰

« Ne sai de coi m'areisonez » (p. 697), répond Perceval, montrant par le fait même que l'appel de la vie est plus grand que la douleur de la mère, qui mourra en le voyant partir se faire adouber. Ce passage renferme des éléments essentiels : d'abord, l'appel de la masculinité, qui survient chez le fils malgré tous les efforts de la mère possessive pour le refouler. Ensuite, on remarque que la masculinité passe inévitablement par le père : les fils y sont introduits par le *consoil* du père, mais Perceval n'a pu profiter des paroles paternelles, ce qui l'a maintenu sous le joug de sa mère.

20 Chrétien de Troyes, *Perceval ou le Conte du Graal*, dans *Œuvres complètes*, p. 695-697.

La mort des fils provient peut-être de ce que leur père, blessé en bas de la ceinture comme le Roi Pêcheur — à sa virilité? —, n'a pas su prendre sa place. Or, si le père est incapable d'assumer le rôle viril, il est probable que cette *impuissance* se reflète sur ses fils qui, revenant pour donner de la joie à leur mère (« Que joie me voloient feire »), sont à leur tour blessés et en meurent; la parole du père étant impuissante à instaurer l'interdit entre sa femme et ses enfants, les fils prennent en charge sa responsabilité et se sentent obligés de revenir pour la satisfaction de leur mère²¹, c'est-à-dire qu'ils acceptent d'être ses objets.

Les yeux crevés de l'aîné signifient-ils que celui-ci avait le désir puissant de devenir un homme et de rompre le lien maternel? L'oeil « représente évidemment le sein maternel » puisque dans celui-ci, « il y a la *pupilla*, c'est-à-dire le petit reflet, un *enfant* »²². Or, si les yeux sont crevés, il y a fracture du sein maternel et accès au monde adulte. Cette image des yeux crevés peut aussi être reliée à l'histoire d'Œdipe : le héros grec, prenant conscience qu'il a eu une relation incestueuse avec sa mère, se crève les yeux dans une ultime tentative d'échapper au sein maternel où il s'est lui-même emprisonné. Dans *Perceval*, la sanction de l'aîné pour parvenir à l'autonomie serait la mort. Et puisque « l'oiseau représente

21 Selon le texte, c'est aussi pour faire plaisir au père que ses fils reviennent ; cependant, nous savons que c'est la mère qui raconte et que leur père voulait qu'ils deviennent des chevaliers, ce qui implique qu'il acceptait l'absence qui résulterait de leur adoubement.

22 Jung, *Métamorphoses de l'âme et ses symboles*, p.448.

l'idée désir » (p. 409), les *corbeaux* et les *corneilles* portent en eux la charge symbolique du désir incestueux.

Le sort du cadet est fort différent. La plainte maternelle touche à la psyché profonde de Perceval et ce n'est qu'en puisant profondément en lui qu'il parvient à s'affranchir de sa mère au risque de la blesser. Si la dernière image maternelle qu'il perçoit est celle de « sa mère qui venait de choir pâmée à l'entrée du pont-levis » (Régner-Bolher, p. 15), c'est que le pont-levis représente la coupure essentielle que nécessite le début de la quête d'identité masculine. Quant à la vision de la mort de la mère, il s'agit de toute évidence du symbole de la culpabilité du fils qui tente d'échapper au désir maternel qu'aucun père ne vient contenir.

2.1.4 Gauvain

Gauvain est un autre enfant que le destin a laissé dans la confusion quant à sa filiation paternelle. Il ne connaît son origine, comme Arthur et Lancelot, que lorsqu'il est déjà devenu adulte. C'est dans *Perlesvaus ou le haut livre du Graal*, écrit anonyme du XIII^e siècle, que le problème de ses origines est le plus clairement posé : alors qu'il chevauche aux côtés du roi Arthur, il arrive dans un vieux château délabré au fond d'une forêt. Ayant passé la nuit en cet endroit, il se rend le lendemain dans la chapelle du château. Sur les murs, des peintures représentant un homme, une femme et son enfant l'intriguent. Le roi Arthur demande alors : « De qui

est-ce l'histoire? ». Ignorant qui sont ses interlocuteurs, le clerc explique :

« Du noble Vavasour à qui appartenait cette demeure, et de messire Gauvain et de sa mère. Messire Gauvain, seigneur, est né ici, et on l'a baptisé ainsi que vous le voyez représenté dans cette scène, et il fut nommé Gauvain du nom du seigneur de ce château. Sa mère, qui l'avait eu du roi Lot, ne voulut pas que cela se sût; elle plaça l'enfant dans une très belle corbeille, et elle demanda au maître de ces lieux de le déposer en un lieu où il fût certain qu'il périrait; s'il refusait, ajouta-t-elle, elle chargerait quelqu'un d'autre de cette tâche. Ce chevalier, qui était noble de cœur, ne voulut pas que l'enfant périsse ainsi. [...] Un matin, très tôt, il arriva devant une petite ferme où habitait un très honnête homme. Il lui remit l'enfant, à lui et à sa femme, en leur recommandant de se charger de lui et de l'élever, car cela pouvait se révéler un jour très bénéfique pour eux. [...] Jusqu'à son adolescence, ils l'entourèrent de leur affection. Ils le conduisirent alors à Rome auprès du pape, à qui ils montrèrent la lettre scellée : le pape apprit ainsi que l'enfant était le fils du roi; il eut pitié de lui et le garda auprès de lui, laissant entendre qu'il était de sa famille. »
(*Perlesvaus*, dans Régnier-Bohler, p. 266)

Tout comme pour Arthur, la coupure paternelle vient de ce que Gauvain est aux prises avec une paternité multiple, donc incertaine. Le récit ne fait mention du contact avec son père biologique, le roi Lot d'Orkanie, qu'au moment où il s'agit de lui faire la guerre aux côtés du roi Arthur. À l'instar de son roi, quelqu'un le prend en charge alors qu'il n'est encore qu'un bébé pour le remettre à une famille

adoptive. Jusqu'au pape qui occupe un moment la position du père! De cette origine nébuleuse naît un autre enfant blessé et coupé de la présence du père.

2.1.5 Galehaut

Galehaut est le prince des Îles Lointaines. Il apparaît dans le *Lancelot* en prose comme un ennemi féroce : il a pour projet de conquérir le monde et par conséquent le territoire d'Arthur. Quelque chose d'étrange le situe parmi les orphelins de père de la légende :

Du père de Galehaut, sire des Îles Lointaines, il n'est pratiquement jamais fait mention, par contre, nombreuses sont les allusions à une mère dont les qualités servent à désigner le fils [...]. (Delay, p. 43)

Une fois de plus, l'image du père est laissée pour compte. La mère, quant à elle, a pris des proportions de géante! Dans Barjavel, les fils de la Belle Géante « ne savent que dormir [...] » (p. 265), image qui, par son opposition à l'agressivité masculine, exprime cette blessure des fils de la Géante. D'autre part, l'image du *géant*, associée à la différence de taille et par extension à la différence de taille entre le père et le fils, est rattachée à la figure paternelle.²³ La figure de la mère géante représente donc une mère-père; Galehaut est ainsi le fils d'une figure féminine ne laissant pas de place à la figure masculine.

23 Cf. Carl Gustave Jung, *Métamorphoses de l'âme et ses symboles*, p.232.

2.1.6 Galaad

Galaad n'apparaît qu'assez tard dans le cycle du Graal. Il est le dernier des héros de la quête du Graal. La légende le présente comme le fils de Lancelot du Lac et d'Ellan, fille du roi Pellès, détenteur du Graal. Quoiqu'on ait voulu en faire le héros accompli par excellence, le symbole chrétien parfait, celui qui réussira cette quête que tant d'autres chevaliers ont échouée, sa conception est entourée d'un mystère qui le maintient dans la problématique paternelle des héros arthuriens : Pellès (le Roi Pêcheur), grâce à un sortilège de la nourrice de sa fille, fait croire à Lancelot qu'il partage son lit avec Guenièvre dont il est éperdument amoureux, mais il s'agit en fait de la fille de Pellès. Ainsi, par une machination qui rappelle à l'inverse celle que Merlin élabore pour permettre à Uter d'obtenir Ygerne, Galaad devient-il un autre fils dont le père n'est pas celui qu'il croit être. Est-ce pour cela qu'on lit dans *Lancelot du Lac* que le roi Ban « n'avoit eü anfant que un tot seul, qui vallez estoit et avoit non Lanceloz en sorenon, mais il avoit non an baptaisme Galaaz » ? (p. 40) Ou Lancelot a-t-il simplement prénommé son fils comme lui ? Où il y a questionnement, il y a doute, et ce doute confirme que, comme les autres chevaliers, Galaad a une généalogie trouble qui l'empêche de connaître son véritable père.

2.2 Les rôles du père

Il y a des conséquences à cette absence de paternité et les chevaliers orphelins sont marqués par leur triste état. Tous les psychanalystes admettent que le père joue un rôle essentiel dans le développement de la psyché d'un enfant, et plus particulièrement pour le fils. Certaines étapes du développement psychique d'un enfant sont étroitement liées à la présence paternelle.

2.2.1 Le drame œdipien

Le père, dans l'imaginaire infantile, est le rival du fils. Freud a admirablement exprimé ce conflit en élaborant le fondement du complexe d'Œdipe à partir de la légende grecque :

Il se peut que nous ayons tous senti à l'égard de notre père notre première haine ; nos rêves en témoignent. Œdipe qui tue son père et épouse sa mère ne fait qu'accomplir un des désirs de notre enfance. Mais, plus heureux que lui, nous avons pu depuis lors, dans la mesure où nous ne sommes pas devenus névropathes, détacher de notre mère nos désirs sexuels et oublier notre jalousie à l'égard de notre père. Nous nous épouvantons à la vue de celui qui accomplit le souhait de notre enfance, et notre épouvante a toute la force du refoulement qui depuis lors s'est exercé contre ces désirs.²⁴

Le complexe d'Œdipe est essentiel au développement

24 Freud, *L'interprétation des rêves*, cité dans *La psychanalyse*, p. 37.

normal d'un enfant, car « c'est le passage de l'enfance à la vie adulte pour devenir autonome » (Maccio, p. 16). Il existe deux conditions *sine qua non* à cette étape du développement psychique : premièrement, avoir une mère ou une personne symbolisant l'amour ; ensuite, avoir un père, ou toute personne représentant l'autorité, pour qu'il puisse se dresser entre l'objet de désir (la mère) et le fils. Du moment où ces deux conditions sont remplies, le complexe peut s'installer et éventuellement se dépasser.

Selon Freud, l'enfant tombe d'abord amoureux de sa mère, qu'il désire posséder physiquement. Mais le père est un obstacle à l'accomplissement de ce désir, et c'est pourquoi le fils en vient à remettre en cause son autorité et à souhaiter sa mort. Ce souhait est toujours accompagné d'un puissant sentiment de culpabilité et de la crainte de représailles : c'est le complexe de castration. L'enfant pense qu'il sera castré s'il satisfait son désir, et il se trouve ainsi contraint, pour sauvegarder son pénis, à renoncer à sa mère. Il s'agit d'une étape importante, car accomplir l'union avec la mère serait un échec du point de vue psychique : le fils resterait toute sa vie sous l'emprise maternelle. Si c'est la mère qui doit fixer l'interdit faute de rival, l'enfant peut ressentir la coupure comme un rejet injustifié. Le père, par sa présence, permet donc au fils d'échapper à un amour maternel trop captatif ou, au contraire, à un appel d'amour sans réponse.

2.2.2 La coupure maternelle et l'identification au père

Dans la formation de la psyché d'un enfant, le père tient un autre rôle important, qui rejoint celui qu'il occupe dans le complexe d'Œdipe. À partir du moment où la rupture mère-fils s'opère, c'est-à-dire à l'instant même où le fils quitte les eaux originelles de la mère d'où il fut tiré, il doit pouvoir s'identifier à autre chose qu'à la mère.

L'identification est un processus psychologique par lequel un sujet assimile un aspect, une propriété, un attribut de l'autre et se transforme totalement ou partiellement à partir de ce modèle. (Laplanche, p. 184)

Pour pouvoir être identique à soi-même, il faut donc avoir été identique à un autre et s'être structuré en s'imprégnant de l'autre, en l'imitant.

Cependant, pour tout enfant, indépendamment du sexe, la première identification s'effectue sur la mère. Pour le garçon, cet investissement d'objet primaire doit passer de la mère au père, qu'il doit admettre comme un « modèle de conduite pour l'avenir » (Mead, p. 130). Si le père est présent, le fils s'identifiera peu à peu à lui. Cette transition nécessite un profond bouleversement psychique. Freud s'est longuement attardé sur les rituels tribaux qui concrétisent matériellement divers passages de la vie des êtres humains, dont le *rituel initiatique de l'adolescence* par lequel un enfant devient un homme. Généralement, il s'agit d'épreuves, parfois même de marques corporelles, qui donnent au fils l'accès au monde adulte. Après l'initiation, les fils se retrouvent

dans le *monde des hommes* : ils fument le tabac, côtoient les aînés et entendent les histoires sacrées de la tribu. Lors de cet événement, le père, où celui qui en tient lieu, joue un rôle de la plus grande importance : il est la clé de l'agressivité enfouie et la porte du monde adulte.

2.2.3 Quelques conséquences de l'absence paternelle

Cet aperçu général des rôles du père va maintenant nous permettre de décrire deux conséquences de l'absence paternelle pour un enfant. D'une part, le silence du père aura pour effet de remettre en question l'identité masculine : sans rite de passage, l'enfant devenu adulte garde profondément enfouies en lui-même les traces d'une masculinité incertaine. Certes, il a l'apparence d'un homme adulte, mais sous cette armure se cache un enfant troublé dans son identité de mâle. Si par malheur s'ajoute à cette absence la présence envahissante d'une mère en manque d'amour, l'adulte n'en est que plus perturbé. Une inquiétude, parfois diffuse, parfois aiguë, est souvent le lot de l'enfant sans père. Le père ayant tenu son rôle à la façon de Laïos, c'est-à-dire en ne parvenant pas à se dresser entre l'enfant et sa mère, le fils reste aux prises avec un complexe d'Œdipe non résolu. Le désir de mariage avec la mère perd son potentiel évolutif et se matérialise dans un accomplissement symbolique néfaste. L'homme ainsi marié à sa mère perd l'accès à sa propre individualité et demeure fusionné à son propre

inconscient. Il n'est en quelque sorte qu'un enfant dans un corps d'homme.

L'autre conséquence de l'absence paternelle affectera aussi l'identité masculine. Cette fois cependant, plutôt que de s'en remettre à la mère et de sombrer dans l'inquiétude, l'enfant sans père a l'impression qu'il ne doit compter que sur ses propres forces, sur sa propre capacité pour affronter les énigmes de la vie. Il prend les responsabilités qu'aurait dû assumer son père : il y a alors une prise en charge que nous pourrions qualifier d'héroïque, « car en jouant le rôle du parent, en devenant hyperresponsable, l'enfant cesse d'être un enfant, de sentir, de penser, de jouer comme un enfant » (Agnel, p. 9). De puissants appels intérieurs le conduiront à continuellement se surpasser et, éventuellement, à chercher de toutes ses forces à devenir un héros.

L'absence du père chez un enfant renforce sans doute, ou intensifie tout ce qui le prédispose à devenir un héros, car il doit chercher seul sa propre voie et développer son indépendance et son sens des responsabilités. À l'inverse, un enfant placé sous l'autorité d'un père qui lui garantit un soutien est moins poussé à une telle performance. Alors que pour ce dernier, le père représente extérieurement l'image de « l'homme qui a réussi », l'enfant sans père est conduit à prendre cette image en charge et en quelque sorte à la concrétiser (Emma Jung, p. 35).

Ainsi, l'enfant devient un adulte avant son temps et croit, devenu un adulte en âge, qu'il est un héros ou, pire, qu'il doit en devenir un. Sa vie se présente comme une quête perpétuelle qui se manifeste par un besoin éperdu de grandeur,

par un désir inassouissable d'identification aux valeurs les plus hautes, ce qui n'est pas sans nous rappeler certains des héros qui nous intéressent.

2.3 La paternité de Merlin

Comme nous l'avons vu précédemment, plusieurs chevaliers de la Table Ronde semblent avoir été victimes de l'absence de leur père. Il semble que Merlin s'incarne dans le récit pour occuper la place de ces pères manquants, de façon à empêcher les fils de subir les conséquences d'une telle absence ; l'un des aspects concrets du rôle de Merlin est alors celui de représentant de la masculinité sous la forme de la figure paternelle.

La résolution de la pensée, la force de la volonté, l'énergie des actions appartiennent à l'image paternelle, mais avant tout l'autonomie et l'indépendance du grand homme, sa divine insouciance, qui peut se hausser jusqu'à l'absence de scrupule. On doit l'admirer, on a le droit de lui faire confiance, mais on ne peut s'empêcher de le craindre aussi.²⁵

De la fermeté dans les idées, Merlin en possède plus que quiconque : il sait ce qui doit être fait, et ses actes ne laissent aucune place à l'incertitude, c'est pourquoi on le consulte en toutes occasions. Les textes montrent d'ailleurs que non seulement il croit avoir toujours raison, mais qu'il a toujours raison, ce qui ne fait qu'ajouter à sa notoriété et au

25 Freud, *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, p. 207.

caractère résolu de ses actes. Le manque total de scrupule auquel fait allusion Freud est admirablement montré dans l'épisode de la conception d'Arthur, où Merlin favorise les amours adultères d'Uterpandragon pour servir ses propres fins. Quant au mélange paradoxal de confiance et de crainte qu'inspire l'image paternelle, aucun être plus que lui n'a donné de conseils à des gens qui l'écoutent, mais qui par-dessus tout craignent de le voir se retourner contre eux. La figure de Merlin est donc très près de la figure paternelle freudienne et beaucoup d'éléments permettent d'affirmer qu'il joue le rôle de père dans son univers.

2.3.1 Merlin, père du roi Arthur

Commençons par la naissance d'Arthur : c'est Uterpandragon qui est le père biologique, mais c'est Merlin qui orchestre de façon surnaturelle la rencontre entre les parents ; il donne *medicaminibus* l'apparence du mari d'Ygerne à Uterpandragon :

Et lors vint Merlins au roi atout une erbe, et li dist : « Sire, frotés vostre vis de ceste erbe ». Et li rois le prist, et quant il s'en fu frotés, si ot toute samblance le duc. Lors pris Merlin la samblance Bretel, et dona a Ulfin la samblance Jordain. Lors vinrent a Tintaguel, et firent ouvrir le porte. Et lors fu assés qui ala dire a la duquoise que li dus estoit venus. Quant li rois fu entrés en le vile, si le mena Merlin el palais, et apela le roi a conseil, et li dist que il se contenist molt liement. Et vinrent ensi tot trois ens en la cambre la

u Igerne estoit. Et tres dont que Igerne avoit Pi dire que li dus estoit venus, si s'estoit coucie. Et quant Uter le vit gesir el lit si bele, si li remua tos li sans. Et Merlins et Ulfins fisent lor segnor descaucier au plus tost que il porent, et coucier. Uterpandragon et Igerne jurent ensamble cele nuit. Et engendra un oir qui fu apelés li rois Artus. (*Merlin*, dans *RG*²⁶, p. 172)

Symboliquement, *Uter*, qui en latin signifie littéralement *oultre de peau* et rappelle par sa prononciation l'utérus féminin, est celui *en qui* Arthur naît; et Merlin, celui *par qui* Arthur voit le jour. Avant même de permettre à Uterpandragon de satisfaire son désir pour Ygerne, Merlin sait qu'un enfant naîtra de cette union et il demande au roi une faveur en échange de la sienne :

Et lors li demanda Merlins se il juerroit que il li donroit çou que il li demanderoit. Et li rois respont : « Je le juerai volentiers ». Et lors dist Merlins a Ulfins se il le juerroit ausi. Et Ulfins respont : « Ce poise moi que je ne l'ai juré ». Quant Merlins entendit la parole, si s'en rist et dist : « Quant li sairement seront fait, je vos ensagnerai comment ce pora estre ». Lors fist li rois apporter les sains sor un livre, et lors jura li rois et Ulfins si com Merlins l'ot devisé, que li rois donra Merlin çou que il li demandera. (*Merlin*, dans *RG*, p. 171)

Cette faveur, c'est que l'enfant conçu par sa magie lui soit remis à sa naissance :

Et quant il furent fors as cans, si dist Merlins : « Rois, je t'ai bien tenu covenant. Or me tien le mien. Et je vuel bien

26 L'abréviation *RG* renvoie dans la bibliographie à Robert de Boron, *Roman du Graal*.

que tu saces que tu as engené un oir. Et fai metre le nuit en escrit, et je le vuel avoir ». Et li rois dist : « Je le vous doins, que je l'ai juré ». Ensi retint Ulfins l'engrenement de l'enfant. Et Merlin [*sic*] trait le roi a conseil, si li dist : « Sire, tu te prendras de Igerne garde que ele ne sace que tu aies jeü a li, ne que tu aies engené. Et ce sera la riens qui plus le te fera venir a ta volonté. Et ensi me poras aidier et jo aie l'enfant ». (*Merlin*, dans *RG*, p. 172-173)

Uterpandragon tient sa promesse et, au grand désespoir d'Ygerne, remet le nourrisson à Merlin, qui lui dit avoir trouvé quelqu'un pour s'occuper de l'enfant comme de son propre fils :

« Sire, il a en ceste vile un molt preudome, et si a molt preudefeme; et ele est acoucié [*sic*] d'un fil. Et si n'est mie rices li preudome. Et si li donrés tant que il fera norir son enfant a une autre ferre, et norira un enfant qui li sera apor-tés del lait a dame » (*Merlin*, dans *RG*, p. 178).

Auctor accepte d'élever Arthur, le fait nourrir par sa femme et confie son propre fils aux soins d'une nourrice. L'enjeu du lait maternel est d'importance, car il existe une « croyance d'après laquelle le lait qui alimente un nourrisson influe sur les qualités ou les défauts de celui-ci »²⁷. Ainsi Auctor, lorsqu'il apprend plus tard qu'Arthur est l'héritier de la couronne de Logres, demande à Arthur de prendre son fils Keu comme sénéchal même si celui-ci est parfois « fois ne vilains », car « les teces que il a, ne prist il s'en la feme non qui l'a nori. Et por vous est il si desnaturés » (*Merlin*, dans *RG*, p. 185).

27 Robert de Boron, *Merlin*, note de Micha, p.167.

Si Keu est dénaturé parce qu'il n'a pas été nourri par sa propre mère qui était de plus haute origine, Arthur est lui aussi livré à cette dénaturation parce qu'on l'éloigne de sa véritable mère, la reine Ygerne. Merlin, dont l'omniscience semble évidente, est sans nul doute conscient de cette triste conséquence, mais il confie tout de même Arthur à Auctor. Il y a deux explications à cette *erreur* commise par Merlin : la première raison nécessite une petite spécification quant à l'origine du nom du père adoptif, Auctor :

Dans les manuscrits n° 748, 105 et 9123 ainsi que dans plusieurs autres à la Bibliothèque Nationale, Add. 32.125 British Museum, Antor est constamment nommé Artus — Je crois que Robert de Borron [*sic*] a donné le même nom d'Arthur à Artus et à son père adoptif, et que les formes Auctor, Arntor, Anthor sont des corruptions d'Arthur, une forme que l'on trouve dans plusieurs manuscrits français.²⁸

Bien que cette association onymique ne soit due qu'à une transcription peu minutieuse fréquente au Moyen Âge, il est probable qu'une telle fusion des noms relève inconsciemment d'un concept d'un niveau supérieur. Par l'assimilation du nom de son père, Arthur devient son propre père. Bien sûr, Arthur a Uterpandragon pour père biologique, tout comme Merlin avait le Diable, mais l'accession

28 « In the MSS no 748, 105 and 9123 and in several others at Bibliothèque Nationale, Add. 32.125 British Museum, Antor is consistently named Artus — I believe Robert de Borron gave the same name Arthur to Artus and his foster-father, and that the forms Auctor, Arntor, Anthor are corruptions of Arthur, a form still to be found in many French MSS » (notre traduction) ; Sommer, cité par Leupin, p.82.

de Merlin à l'autonomie est peut-être symbolisée chez Arthur par cette fusion du nom du père et du fils. Si Merlin permet, en confiant Arthur à Auctor-Arthur, à l'enfant d'accéder à une autonomie parentale symbolique, on peut affirmer qu'il devient ainsi *le* père.

La seconde explication est encore plus évidente : cet éloignement permet dans un premier temps à Merlin de quitter son fils pour continuer à occuper son rôle primordial dans la diégèse ; et dans un deuxième temps, il fait de Merlin celui par qui Arthur accède au monde des hommes. Dans la légende qui nous intéresse, cette accession est marquée par un rite manifeste. L'espace rituel est empreint de magie et montre, par le fait même, l'importance de la scène suivante :

Quant il orent offert — et il ajornoit —, si virent un perron quarré et une englume. Si ot en l'englume une espée ficie. Et cil qui orent veüe cele merveille, si corrurent a l'eglise et le conterent au peuple. Et l'arcevesques s'en issi fors, et porta l'eve beneoite et les precieuses reliques. Et ala veoir le perron et jeta sus l'eve beneoite, et dist çou que en l'espée estoit escrit, que qui poroit l'espée sacier del perron, qu'il seroit rois par l'eslection Jhesucrist. (*Merlin*, dans *RG*, p. 183)²⁹

L'espace ainsi décrit rappelle les espaces sacrés des grands rituels tribaux où les enfants mâles accèdent au monde des adultes, mais il y a une

29 La version du manuscrit *Huth* ajoute un peu de mystère : « Et quant cil qui avoient offert furent issu, si fu ajorné, et lors vinrent devant le moustier, et virent un perron tout quarré en quatre costes, si ne sorent onques connoistre de quel pierre il fu et dient que il estoit de marbre. Et sour cel perron avoit en mi lieu une englume de fier largement demi pié haute. Et parmi cele englume ot une espee ferue dusc'au heut. (*Merlin-Huth*, t. I, p. 135).

nuance : personne ne peut traverser l'épreuve que représente le *perron merveilleux* :

« Segnor, je vuel faire essayer cent de ces plus pseudomes a ceste espée, savoir se il l'en poroient oster ». Et cil l'essaierent. Et quant il l'orent essayé, si ne l'osta nus. Et lors commanda a tous communalment que il i alaissent essayer, et il i alerent, ne onques ne le porent oster. (*Merlin*, dans *RG*, p. 184)

Seul Arthur, parti chercher l'arme de son frère, mais ne la trouvant pas, parvient à sortir l'épée de son enclume : « Si s'en revint par devant le mostier, si prist l'espée qui estoit ficie el perron, si le mist sos le pan de sa cote » (*Merlin*, dans *RG*, p. 184-185). En arrivant devant son père avec l'épée merveilleuse, Arthur provoque tout un émoi. Personne ne veut qu'un enfant de basse origine devienne le roi et, finalement, tous s'entendent pour remettre le couronnement à la Pentecôte si, d'ici là, personne n'a pu enlever l'épée sacrée. Le jour de la Pentecôte, personne n'a pu arracher l'épée, hormis Arthur : il est sacré roi du royaume de Logres. Nous avons là un épisode essentiel : tout se passe comme si Arthur était l' élu divin, mais en y regardant de plus près, il semble que, même si elle est accréditée par l'événement du perron magique qu'on croit voulu par Jésus-Christ lui-même, cette merveilleuse élection divine n'est qu'une astucieuse mise en scène de Merlin.

En effet, rien ne semble laissé au hasard. Merlin prend bien garde d'abord de lier le roi Uterpandragon par un serment avant de lui permettre de satisfaire sa passion pour

Ygerne. Par la suite, comme personne ne doit soupçonner son étroite collaboration à l'avènement du prochain roi, il prend l'apparence d'un « molt bel home » (*Merlin*, dans *RG*, p. 179) pour aller enlever l'enfant à Ygerne et le remettre à Auctor. Enfin, alors qu'il aurait pu entourer le futur roi de ses propres mystères, il le laisse grandir dans l'anonymat le plus complet. À partir de ce moment, le plan de Merlin est parfaitement orchestré. À la mort d'Uterpandragon, le royaume n'a plus d'héritier légal. Devant cette triste situation, les grands du royaume ne voient d'autre alternative — et le prophète n'ignorait certainement pas qu'on le consulterait! — que de convoquer Merlin, qui leur dit :

« Segneur, se vous me voliés croire, je vous donrai buen conseil. Vous savés bien que le feste vient u Jhesucrist fu nés. Et priés lui que, si vraiment com il nasqui de la virgne Marie, vous face il tel demostrance que li peuples voie et counoisse que par cel eslection vuelliés que il soit rois. Et je vous creant que se vos le faites, que nostre Sire vos en donra vraie demostrance ». Et li baron respondent : « Il n'est hom vivans, por qu'il croie en Diu, qui acorder ne s'i doie ». (Merlin, dans *RG*, p. 182)

Il leur conseille d'attendre un signe, envoyé, dit-il, par le Roi des rois, qui leur révélera l'identité de leur prochain roi. Ce signe est l'enclume portant l'épée merveilleuse. Or, bien qu'aucun texte ne le dise clairement, c'est Merlin qui l'a vraisemblablement disposée³⁰. C'est donc par Merlin, une fois de plus, qu'Arthur accède au monde. L'épée mer-

30 Cf. Gaston Paris, dans l'introduction du *Merlin-Huth* (p. XIX-XX) et Paul Zumthor, *Merlin le prophète*, p.157.

veilleuse est pour tous le symbole par excellence de ce don de masculinité réservé au père. La symbolique phallique rattachée à certaines armes, et particulièrement à l'épée, est depuis longtemps reconnue.³¹

En donnant à Arthur la possibilité d'arracher l'épée, Merlin se trouve en fait à lui ouvrir la voie de la masculinité. Lors de l'élection d'Arthur, l'épée se voit aussi fortement associée à la notion de pouvoir. Pouvoir royal certes, mais aussi pouvoir sexuel. Un passage du *Merlin* est fort révélateur quant à cette capacité érectile que le roi détient maintenant grâce à son épée :

Artus fu a genous, et prist *l'espée* a mains jointes, et le leva de l'englume ausi legierement corne s'ele ne tenist nule cose, et *l'enporta entre ses mains toute droite*. Et l'en mena a l'autel, et il le mist sus (*Merlin*, dans *RG*, p. 191)³².

Est-ce un hasard si l'événement qui suit immédiatement l'élection d'Arthur est, dans le manuscrit *Huth*, un acte d'amour avec la reine d'Orcanie? Sans doute que non. C'est ainsi que le don de l'épée procure à Arthur le pouvoir de contrôler sa destinée en devenant roi, et son héritage en devenant père.

Mais la version *Huth* du *Merlin* comporte une anecdote qui lie encore plus étroitement l'épée d'Arthur et son cheminement psychique vers la virilité : lors d'un furieux com-

31 La langue hébraïque a concrétisé de façon sémantique ce rapprochement imagé, car en hébreu l'arme et le pénis sont désignés par le même mot : *za'in*.

32 Nous soulignons.

bat, Arthur brise son épée :

Si avint a chelui cop que li rois haucha l'espee pour ferir le chevalier, et li chevaliers refist tout autretel pour ferir au roi, se il peust, et ensi que les espees vinrent l'une contre l'autre et li achier s'entrecontrerent, convint que li piour brissast et faussast. Et pour chou que l'espee au chevalier estoit la millour et la plus dure, en copa il l'espee le roi tout outre par mi par devant le heut, si que li brans l'en chei a terre, et le heudure en remest le roi en sa main (*Merlin-Huth*, t. I, p. 192-193).

Il est probable qu'il s'agit là d'une castration symbolique, celle qui est nécessaire pour traverser le complexe d'Œdipe, car Merlin, telle la figure castratrice du père, « près dilluec estoit et avoit tout dis regardé la bataille » (p. 194). Peu après, Arthur est prêt pour la véritable identification virile qui dépasse la castration et qui réintègre l'individu dans sa virilité en tant qu'égal du père : il se plaint de ne pas avoir eu une bonne épée pour se battre et Merlin lui confie qu'il y a une solution :

« Et saces que je ne sai en che pais c'une boine espee, et cele est en un lach ou fees habitent. Se celle poés avoir, elle vous durroit tresqu'a la fin » (*Merlin-Huth*, t. I, p. 195).

L'épée dont il est question est la désormais célèbre *Excalibur*³³. Accompagné de Merlin, Arthur part chercher

33 *Excalibur*, nommée aussi *Escalibur*, est une épée merveilleuse dotée de grands pouvoirs. En breton, elle s'appelle *Kaledvoulc'h*, en gallois *Caledfwlch* et en gaélique *Caladbolg*. Jean Markale, dans *Le cycle du Graal*, donne à ce nom le sens de *foudre violente* et la décrit comme étant « l'épée du roi Nuada, que, dans la tradition druidique, les *Tuatha Dé Danann* avaient ramenée des îles du nord du monde

cette épée *qui lui restera jusqu'à la fin*. Le cheminement qu'il doit faire pour la trouver, personne, pas même Merlin, ne peut le faire à sa place. Merlin le dit clairement : « Je vous merrai bien », fait Merlins, « de chi la ou elle est ; mais pour moi ne la porriés vous avoir, car je n'i ai pooir [...] » (*Merlin-Huth*, p. 196)³⁴. Merlin remplit donc deux des fonctions psychiques accordées au père : figure castratrice d'une part et figure virile de l'autre, il est au centre même de la structuration de la psyché du roi Arthur.

Le tableau, jusqu'ici, semble parfait. Arthur a les apparences d'un homme accompli, élu par le divin. Mais il ne l'est pas. En confiant à Arthur l'épée symbolisant la masculinité, Merlin ne lui donne en fait que l'apparence d'un homme. Or, si la masculinité ne peut être amorcée que de l'extérieur, c'est un cheminement intérieur qui permet de devenir un homme. L'épée demeure incapable de transférer l'essence masculine ; elle n'est utile, pour Arthur qui n'est pas encore un vrai chevalier en lui-même, que pour projeter une image de force sur ceux qu'il rencontre, en particulier sur ceux qui doivent accepter son élection royale.

en même temps que la lance magique et le chaudron d'abondance » (*Première époque*, p. 323).

34 Dans *Le roman de Merlin l'Enchanteur*, Merlin affirme le contraire : « Je te mènerai bien, répondit Merlin, là où elle se trouve mais sans moi, tu ne pourrais l'avoir, car j'ai seul le pouvoir de te la procurer [...] » (p. 141). Puisqu'il s'agit d'une traduction d'Henri de Briel du *Merlin-Huth*, nous considérons qu'il ne s'agit pas là d'une évolution de la transmission d'Excalibur, mais vraisemblablement d'une simple erreur de traduction.

Le principe général du monde chevaleresque est fondé sur une masculinité fragile où les chevaliers sont extérieurement des prototypes mâles. N'oublions pas que la chevalerie est pour beaucoup une affaire d'apparence, qu'elle n'a jamais accepté de femmes dans ses rangs, que sa fonction principale est de combattre — s'il le faut dans des tournois organisés — et surtout qu'être chevalier, c'est s'imprégner de cet héroïsme masculin dans lequel on apprend « à ne pas pleurer, à se discipliner, à rivaliser et à conquérir » (Corneau, p. 140). En revêtant son armure, le chevalier devient socialement un homme, mais pas intérieurement. Mais projeter extérieurement une image d'homme ouvre la porte à la véritable masculinité, celle qui ne se fonde pas que sur l'apparence.

Nous retrouvons cette nécessité de projeter à l'extérieur une impression chez le héros Perceval. L'épisode du *Chevalier Vermeil* mérite que nous nous y attardions. Après avoir quitté sa mère, Perceval se rend au château du roi Arthur. En entrant dans la cour, il croise un chevalier dont l'armure est rouge vif. Il demande au roi qu'il le fasse chevalier et qu'il lui donne les armes du chevalier rouge qu'il vient de rencontrer. Le sénéchal Keu lui dit, pour se moquer, d'aller les chercher et qu'elles sont à lui. Perceval s'en va de ce pas demander au chevalier de lui rendre ses armes. Évidemment, le combat s'engage et il tue d'un coup de lance son adversaire. Il s'empare ensuite de l'armure vermeille et la revêt par-dessus ses propres vêtements.

L'armure occupe une place essentielle dans cet épisode : alors qu'il n'était que le « beau fils », le « cher fils » et le « beau

sire » avant de s'en vêtir, voilà qu'il devient et est appelé, par association avec le chevalier qu'il a tué, le « chevalier vermeil ». Ce pouvoir de l'armure de Perceval, qui change la perception que son entourage a de lui, est révélateur :

Si l'armure représente une part essentielle de lui-même, cela signifie qu'il n'est pas encore le chevalier qu'il souhaiterait être, mais qu'il n'en possède que l'apparence extérieure » (Emma Jung, p. 47).

Cette apparence a été nommée par Carl Jung *persona*, qu'il définit comme un « masque qui simule l'individualité et fait croire aux autres et à soi-même qu'on est individuel »³⁵. En camouflant une partie de son être psychique derrière ce masque, on facilite son adaptation sociale. Ce camouflage psychique est nécessaire, car « il n'est pas possible d'affronter le monde comme l'enfant sauvage ou comme le fils de sa mère » (Emma Jung, p. 47). Derrière son armure, Perceval cache qu'il n'est en fait qu'un « beau fils » qui ne connaît de la vie que ce que sa mère a bien voulu lui en apprendre.

Ce principe est particulièrement évident quand Perceval rencontre un prud'homme qui lui fait abandonner les *habits de sa mère*, lui enseigne à se battre — donc à mieux cacher son identité sous l'armure — et lui donne une épée en lui disant :

« Or nel dites ja mes, biau frere,
Fet li prodom, que vostre mere

35 Carl Gustave Jung, *L'homme à la découverte de son âme*, p. 164. Le mot *persona* vient du latin *per sonare*, *résonner à travers* et Jung l'a choisi pour faire référence au théâtre grec dans lequel on pouvait entendre résonner, à travers le masque, la voix de l'acteur.

Vos ait apris et anseigné.
De ce mie ne vos blas gié
Se vos l'avez dit jusque ci,
Mes des or, la vostre merci,
Vos pri que vos an chastiez,
que se vos plus le diseiez,
A folie le tanroit l'an.
Por ce vos pri, gardez vos an ».³⁶

Rappelons-nous que Perceval a été élevé exclusivement par sa mère. Puisqu'il refuse d'abord de quitter « les habits de sa mère » malgré les recommandations du prud'homme, nous pensons qu'il est demeuré fixé sur la figure maternelle. En revêtant l'armure vermeille par-dessus ses vêtements, il a tout de même réussi à faire son entrée dans le monde et à sortir de celui de sa mère auquel il avait été confiné, faute de pouvoir s'identifier à un homme. Mais la *persona* reste fragile et c'est le prud'homme qui la fortifie en faisant disparaître le « fils de sa mère » derrière un meilleur camouflage. Perceval est prêt pour la quête du Graal.

2.3.2 Merlin, père de la quête

La quête du Saint Graal mérite que nous y portions une attention particulière. Il ne s'agit pas ici d'une interprétation globale de la quête, ce qui serait faire preuve, comme le dit si bien Emmanuèle Baumgartner dans *L'Arbre et le pain*, d'un

36 Chrétien de Troyes, *Perceval ou le Conte du Graal*, dans *Œuvres complètes*, p. 727.

aveuglement au moins égal à l'aveuglement de Gauvain face aux manifestations du Graal et à ses propres limites (p. 5), mais plutôt d'une mise en rapport de son principe et de la problématique de la quête d'identité masculine au centre de laquelle nous situons Merlin.

L'un des sens symboliques de cette quête est justement une recherche de la masculinité ; les chevaliers ne sont pas encore des hommes, mais la quête représente l'initiation nécessaire, le rituel par lequel ils doivent passer pour le devenir. La *chasse* au Graal, nul ne peut le mettre en doute, est une aventure périlleuse et très physique. La problématique des enfants sans père soulève une question capitale sur l'identité :

L'une des conséquences principales de l'absence du père est que les fils sont laissés sans corps. Or, le corps est la base de toute identité, c'est là qu'une identité doit nécessairement commencer. (Corneau, p. 27).

Nous l'avons vu, l'épée et l'armure peuvent contribuer à donner aux chevaliers une identité physique, comme c'est le cas pour Arthur et Perceval. Néanmoins, ces artifices, que nous avons liés à la notion de *persona*, ne peuvent, à eux seuls, réintroduire complètement le chevalier dans son corps physique. La *persona*, bien que fondamentale à l'adaptation sociale, est pour Jung illusoire parce qu'elle ne peut à elle seule résoudre le conflit avec soi-même. La solution jungienne est de juxtaposer les deux termes du conflit, c'est-à-dire confronter le *fils de maman* avec le *puissant chevalier* de la *persona* ; de cette confrontation naîtra une troisième voie fondée sur la finalité même de l'inconscient, c'est-à-dire sur le développement

de l'individu dont le processus est celui de l'individuation. Cette confrontation met le Moi en relation avec le Soi et la *persona* est ici la fonction qui permet au Moi de se présenter aux objets externes et d'entrer en relation avec eux tout en tenant compte de ses objets internes (Cf. Vieljeux, p. 4).

Cette voie est la quête du Graal. L'aspect très physique de la quête est en quelque sorte une réintroduction des chevaliers de la Table Ronde dans leur corps physique. S'ils veulent échapper à la mort qui les guette tout au long de leur aventure, les chevaliers doivent effectuer un périple en leur propre corps pour le posséder et affronter les obstacles qui se dressent devant eux. Protégés de l'extérieur par leur armure et leur épée, contraints à se découvrir eux-mêmes, ils peuvent cheminer vers le Graal, dont l'aventure, plus que la découverte elle-même, forcera la confrontation entre le Moi et le Soi. La quête du Graal agit pour chacun d'eux comme un miroir dans lequel ils voient leur reflet, car elle les amène à confronter leurs peurs et leurs désirs. L'image du chevalier en quête du Graal qui s'est perdu dans la *forêt gaste* est particulièrement signifiante car

la forêt gaste, image du chaos ou de la vie sauvage, peut devenir le lieu d'une régression salutaire. [...] Le chevalier peut trouver dans la solitude désolée d'un lieu en friche le cadre qui convient à une crise momentanée, qui est le prélude d'une renaissance, d'un changement nécessaire à l'accès à un autre but. (Chénierie, p. 157)

Partir à la quête du Graal, c'est donc cheminer vers une nouvelle identité, qui est pour nous celle de la masculinité.

Détail important : trouver le Graal ne suffit pas. Il faut poser la question « de quoi li Graaus sert? » (*Perceval*, dans *RG*, p. 206). Et qui peut y répondre? Le Roi Pêcheur. Ce roi blessé entre les jambes, ne donnant de réponse que si un chevalier le questionne, est une symbolique exemplaire de cette incapacité à occuper le rôle de père. Jung, dans *Ma vie*, exprime de façon magistrale l'inquiétude du fils devant ce silence paternel angoissant, qu'il avait perçu dans l'épopée du Graal :

Le souvenir que j'ai gardé de mon père était celui d'un homme souffrant, affligé d'une blessure d'Amfortas, un Roi-Pêcheur dont la blessure ne voulait pas guérir... affligé ainsi de la souffrance chrétienne contre laquelle les alchimistes cherchaient la panacée. Moi, comme un Perceval naïf, j'avais été témoin de cette maladie pendant les années de ma jeunesse, et de même qu'à celui-ci le langage m'avait manqué (Jung, *Ma vie*, p. 250).

Poser la question, c'est redonner la parole au père, et ouvrir la porte aux fils. Or, c'est Merlin qui a instauré la quête du Graal. À la fin du *Merlin*, il dit au roi Arthur :

« Il vous couvient ançois que vous soiés si preus et si vaillans que li Table Reonde soit rensaucie par vous. Et bien vos faç seür que vous ja emperere n'en serés descî adont que li Table Reonde ert si essaucie que je vos dirai. [...] Et li Rois Peschiere si converse en ces illes d'Irlande en un des plus biaux lius del monde. Et sacés que il est a la gregnor mesaise que oncques fust hom, et est cheüs en grant maladie. Mais tant vous puis je bien dire que por viellege que il ait ne por enfermeté, ne puet morir descî adont que uns cevaliers qui serra a la Table Reonde ait tant fait d'armes et de cevalerie,

en tornois et par queue aventures, que il sera li plus alosés del monde. Et cil, quant il s'ara si essaucié que il pora venir a la cort le rice Roi Pesceor, et que il ara demandé de quoi li Graaus a servi et de quoi il sert, et tant tost sera garis ». (RG, p. 194)

En poussant les chevaliers à chercher le Graal, Merlin contribue à la réparation symbolique de leur filiation confuse. Il intervient en quelque sorte dans leur cheminement pour leur offrir l'occasion de devenir des hommes.

Nous ne pouvons ici passer sous silence la ressemblance frappante entre Merlin, figure instigatrice de la quête et la figure freudienne du *grand homme* :

Le grand homme influence ses contemporains de deux manières : par sa personnalité et par l'idée pour laquelle il s'engage. Cette idée peut mettre l'accent sur une ancienne image de désir des masses ou désigner un nouveau but à leur désir ou attirer la masse dans leur orbite d'une autre manière encore. [...] Nous savons qu'il existe dans la masse humaine le fort besoin d'une autorité que l'on puisse admirer, devant laquelle on s'incline, par laquelle on est dominé [...]. C'est la nostalgie du père, qui habite en chacun depuis son enfance, de ce même père que le héros de la légende s'enorgueillit d'avoir dépassé. Et dès lors nous pouvons entrevoir que tous les traits dont nous parons le grand homme sont des traits paternels, que c'est dans cette concordance que consiste l'essence du grand homme que nous cherchions en vain.³⁷

En instaurant la quête, Merlin influence l'esprit des chevaliers et dirige leur désir vers le Graal. Pendant tout ce

37 Freud, *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, p. 207.

temps, il se tient près d'eux, les guide et devient l'objet de leur admiration, mais paradoxalement il représente aussi la figure paternelle à dépasser, celle dont la plupart d'entre eux avaient été privés.

2.3.3 Merlin, père de la Table Ronde

La Table Ronde, où prennent place les nombreux chevaliers, est la porte essentielle de la quête du Graal. Or, dans beaucoup de versions, Merlin en est le créateur. Le *Roman de Brut*, sans en préciser l'origine, l'avait introduite comme lieu de réunion des chevaliers. Le *Merlin* la lie définitivement à la volonté de notre personnage : Merlin raconte à Uterpandragon qu'il y a eu précédemment deux grandes tables dans l'histoire, celle de la Dernière Cène et celle où Joseph d'Arimathie prit place avec onze autres personnes sous le commandement de Jésus-Christ. Il lui propose d'en instaurer une troisième en promettant de grands événements :

« Et je vos creant, se vos le faites, il vos en venra grans biens a rame et au cors. Et avenront a vostre tans teus coses dont vos vos mervellerés molt » (*Merlin*, dans *RG*, p. 159).

Le roi Uterpandragon donne son accord et peu après, « Merlins s'en ala, et fist faire la table » (p. 160).

Avec la fondation de la Table Ronde, Merlin devient définitivement le Père des chevaliers, celui par qui tous les fils-chevaliers peuvent accéder au monde des hommes. En effet, pour chacun des chevaliers qui y prennent place, elle

devient « le point de rencontre d'où, individuellement ou par petits groupes, ils partent vers l'aventure, vers leur quête personnelle » (Lampo, p. 66). Plusieurs caractéristiques de la Table Ronde permettent d'affirmer que c'est par elle, et indirectement grâce à Merlin, que le fils peut partir vers le monde des hommes adultes. La structure circulaire appelle chacun des chevaliers à y prendre une place d'égale importance par rapport à tous les autres. Il y a là aussi un principe de nidification, que la circularité nous rappelle, qui permet aux héros de partir à l'aventure en sachant qu'il y a derrière eux quelque chose de stable qu'ils pourront toujours trouver à leur retour. Dans *La société sans père*, le rôle du père envers ses enfants est défini ainsi :

C'est à lui de les guider, hors du foyer, vers la réalité culturelle et historique dans laquelle doit s'accomplir leur autoréalisation, ce qui d'ailleurs n'est possible que lorsque l'enfant sent, derrière lui, la sécurité du foyer (Willebois, p. 64).

La Table Ronde joue en quelque sorte ce rôle de foyer nécessaire au départ de la quête. Elle est psychiquement opérante en ce sens qu'elle garde dans son symbolisme la conscience d'une unité qui sera nécessaire pour éviter que les chevaliers qui y prennent place et qui sont appelés à se dépasser et à explorer le vaste monde ne se perdent en cours de route. Elle est un temple qui possède des frontières imaginaires à l'intérieur desquelles les héros peuvent rester unis entre eux.

2.3.4 Merlin, père symbolique

Dans la mesure où c'est Merlin qui a instauré la Table Ronde, le lecteur serait en droit de s'attendre à ce qu'il y occupe une place de choix. Or, non seulement il ne s'y assoit pas, mais il y brille constamment par son absence. Après avoir vu les cinquante chevaliers assis à sa Table, il dit à Uterpandragon : « Je m'en irai, ne je ne revenrai mais devant lonc tans » (*Merlin*, dans *RG*, p. 161). Aussitôt que la Table Ronde est prête à remplir son rôle, son créateur disparaît pendant deux ans. Dans sa thèse *Merlin le Prophète*, Paul Zumthor dit de Merlin : « Il vit retiré on ne sait trop où, on doit le chercher par toute l'île quand on veut consulter ses oracles » (p. 32). À un autre endroit, il affirme : Merlin « apparaît dans le récit, nimbé de sa gloire, mais ne s'y incarne pas » (p. 36). Plus loin, il ajoute : « Merlin n'est qu'une voix, à laquelle on prête une nuance spirituelle ici ou là selon les besoins » (p. 114). Nous pensons qu'il s'agit là d'une autre fonction paternelle occupée par Merlin. La vision lacanienne du rôle du père peut nous éclairer :

Pour Lacan, le nom-du-père est un signifiant qui occupe, dans la chaîne des signifiants où l'inconscient d'un sujet se fonde, une position particulière. Garant de l'autorité énoncée dans une loi qui tient la mère à distance et vectorise le désir de celle-ci, nécessaire à la constitution de l'idéal, le père ne remplit ce rôle qu'à la condition de s'inscrire dans la chaîne des signifiants, mais seulement sous la forme de son représentant, le nom-du-père ; c'est dire que dans le même temps où il figure dans la chaîne,

le père en est exclu (Boons, p. 102).

Ici, l'importance du rôle du père est axée surtout sur la présence par le nom, c'est-à-dire par la fonction psychologique paternelle, et, paradoxalement, par une absence physique révélatrice.

Or, si Merlin est absent physiquement des réunions de la Table Ronde, il est le personnage le plus présent du point de vue psychologique : alors qu'il s'apprête à livrer un combat contre un chevalier téméraire, il est dit d'Arthur qu'« il cuidoit bien que Merlins fust encore d'encoste lui, et ore l'a si dou tout perdu qu'il n'en set ne vent ne voie » (*Merlin-Huth*, t. I, p. 188). La liste des passages où Merlin se révèle présent psychologiquement — mais effacé physiquement — pourrait s'allonger, mais nous laissons le soin, une fois de plus, à Zumthor d'authentifier ce principe merlinesque :

À partir de la conception, Merlin, dans l'*HRB*, disparaît de la scène et tout se passe comme si, ne voulant point quitter l'histoire d'un pas, Robert [de Boron] avait renoncé lui-même à le garder désormais au premier plan. Il le cache. Mais le garde invisiblement présent, analogiquement comme il l'était jusqu'à la fin de l'*HRB* par la prophétie (p. 156).

La présence analogique de Merlin par le nom-de-Merlin, associé au nom-du-père, conduit, à travers l'appel de son nom, à l'identification au père et à l'extraction hors du champ du désir de la mère, ce qui ne semble pas évident entre autres pour Perceval et Lancelot, dont nous connaissons la fixation maternelle. Dans un deuxième temps, elle permet aux chevaliers d'assumer leur désir (par exemple à

l'égard de l'objet de la quête) en se sentant approuvés par la loi du père (la castration symbolique étant effective).

Le portrait pourrait être achevé : en s'incarnant comme figure paternelle, Merlin devrait être en mesure de *réparer* la bâtardise de ses fils-chevaliers. Or, il n'en est rien. Quoi qu'il fasse, Merlin échoue dans son rôle de père des chevaliers : malgré toutes les caractéristiques paternelles qu'il possède, malgré tous les efforts qu'il semble faire pour figurer le père, les chevaliers ne se rendent pas au bout de la grande quête. En fait, dans toutes les versions confondues, deux seulement y parviennent véritablement : Perceval dans le *Perceval* (manuscrit de Modène) et, dans les continuations, Galaad. Pourtant, Merlin a fait pour ceux qui échouent — c'est-à-dire à peu près tous les chevaliers dans toutes les versions — tout ce qui était en son pouvoir. Il les a guidés sans prendre leur place³⁸ ; il a figuré différents personnages, qui par leur symbolisme les rappelaient toujours à la figure paternelle : il a été le sage auprès duquel on peut trouver conseil, le magicien tout-puissant que l'on craint et admire et l'homme des bois viril et agressif. Mais les chevaliers échouent néanmoins, comme si quelque chose empêchait Merlin de s'incarner comme instance paternelle parfaite.

38 Martin Kellman dit de Merlin : « He is just the figure we need to guide us but also to leave us room for our own mistakes and triumphs » (« A flawed prophet », dans *Comparative studies in Merlin from the Vedas to C. G. Jung*, p. 61). La figure contemporaine de Merlin a conservé cette caractéristique : dans un passage de *L'Enchanteur*, Merlin explique à Viviane, qui veut traverser les épreuves à la place de son fils adoptif Lancelot, pourquoi il ne veut pas l'aider : « C'est lui qui doit affronter les dangers et non toi... C'est lui qui doit grandir et devenir meilleur, et non toi... Avec les pouvoirs dont tu disposes, tu n'aurais d'ailleurs aucun mérite à vaincre... Lui en aura... » (p. 325).

CHAPITRE 3

L'ABSENCE DU PÈRE ET SES CONSÉQUENCES DANS L'UNIVERS MERLINESQUE

Oh! pourquoi donc le vent, sur moi, souffle-t-il si fort?
Est-ce parce que je suis l'enfant de personne?

Phila Case
L'Enfant de personne

De quelque côté que l'on tourne le regard, le père apparaît comme absurde, tragique ou voué à l'échec, comme un bouffon, un fesse-mathieu, pris dans les rets de sa jalousie, comme la victime du fils ou bien comme faisant de son fils sa propre victime, comme un personnage haï et haïssant, à la triste figure, mais sans rien de chevaleresque. Il n'est pas d'archétype plus entouré de douleur.

Hubertus Tellenbach
À la recherche du père

3.1 La problématique des origines : Merlin, fils du Diable

La première caractéristique qui suscite l'intérêt du lecteur en lisant les textes qui introduisent Merlin dans l'univers littéraire est l'origine problématique du personnage. Les textes anciens font d'Ambrosius un fils de consul romain, mais à partir de Geoffroy de Monmouth, la filiation devient imprécise. Dans l'*Historia Regum Britanniae*, la mère de Merlin ne semble pas pouvoir affirmer avec certitude qui est le père de l'enfant qu'elle a porté en son sein. Tout ce qu'elle peut dire, c'est qu'il s'agit d'un étrange beau jeune homme qui la visitait la nuit. Le savant Maugantius affirme que le récit de la femme est vraisemblable et qu'il s'agit probablement là d'un démon incubé, mais rien ne vient confirmer ses dires.

3.1.1 Dans le *Merlin*

Dans le *Merlin* (manuscrit de Modène), la filiation diabolique devient un fait accompli. Non seulement y explique-

t-on comment la mère de Merlin en est venue à être choisie par le Diable, mais en plus on y expose la raison qui pousse Satan à vouloir un fils. Cet épisode est une véritable scène dramatique où des démons sont les principaux personnages. Le texte plonge le lecteur dans une réunion démoniaque :

Molt fu iriés Anemis quant nostre Sire ot esté en infer, et il en ot jeté Adan et Evain et des autres tant que lui plot. Et quant li anemi sorent ce, si en orent moult grant merveille, et s'asamblèrent [...] » (RG, p. 73).

Puisque Jésus-Christ a libéré toutes les âmes de l'enfer, les démons décident de trouver une façon de se venger et de reprendre leur pouvoir sur les hommes. Ils décident de féconder une femme pour que naisse un représentant de leur pouvoir sur la terre à l'instar de Dieu. « Ensi dient qu'il conceive un home qui engignera les autres homes » (p. 75). Suit alors une longue démarche démoniaque qui fait sombrer toute une famille dans la haine et la déchéance.³⁹ La piété de l'aînée lui permet de résister aux assauts du Diable jusqu'au jour où elle se met en colère contre sa luxurieuse soeur cadette. Enragée, elle oublie de se signer et permet ainsi à un incube de la posséder charnellement pendant la nuit. À son réveil, la jeune femme réalise ce qui s'est passé et court raconter à son confesseur le malheureux événement. Il l'encourage à continuer ses prières pour que Dieu lui vienne en aide jusqu'à l'accouchement. L'enfant naît avec de grands pouvoirs divinatoires qu'il reçoit paradoxalement de ses deux

39 C'est ici que se termine le fragment du *Merlin* en vers que nous possédons.

pères, le Diable son père charnel et Dieu son père spirituel :
Et par ceste raison sot cil les couses dites et faites et alées,
que il les tient de l'anemi, et le sorplus que il set des choses
qui sont a venir volt nostre Sire que il seüst por endroit de
l'autre partie. (p. 91-92)

L'âme de Merlin, comme celles de tous les hommes, nous dit-on, a été insufflée en lui par Dieu, qui devient par conséquent *son père*. Mais son corps, c'est le Diable qui le lui donne, et pour la première fois voit-on apparaître la qualification de « fils du Diable » de façon précise. Quant au nom de « Merlin », c'est la jeune mère qui demande qu'on le nomme ainsi en mémoire de son père :

Et la dame [la mère de Merlin] dist : « Avalés le aval, si commandés que il soit batisiés. » Et eles li demandent : « Comment ara il non ? » Et ele lor dist : « Ausi com mes peres ot non, qui ot non Merlins » (p. 92).

3.1.2 Dans le *Lancelot* anonyme

Dans l'oeuvre anonyme du XIII^e siècle connue sous le nom de *Lancelot en prose*, Merlin est aussi d'origine démoniaque : « Voirs fu que Merlins fu anjandrez an fame par deiable et de deiable meesme, car por ce fu il apelez li anfes sanz pere » (*Lancelot du Lac*, p. 90). La mère de Merlin, par contre, n'est pas une sainte comme dans le *Merlin* ; elle ne peut simplement pas accepter d'avoir un homme dans son lit si elle peut le voir :

La demoisele vint en aage de se marier, mais an soi avait

une teche que ele disoit a son pere et a sa mere que ne la mariassent il pas, que bien saüssient il de voir que ele n'avroit ja en son lit home que ele veüst de iauz, que ses cuers ne lo porroit soffrir. (p. 92)

Après la mort de son père, un diable vient la solliciter et lui promet qu'elle ne le verra jamais. Le diable est beau et la jeune fille accepte sa proposition :

Quant cele santi lo deiable el cors et es braz et el viaire et an mainz autres leus, si li fu avis, a ce qu'ele an pooit savoir par sentir, que moult estoit bien tailliez a estre biax, si l'aama et fist outreement sa volenté. Et moult lo cela bien et a sa mere et a autrui. Quant ele ot ceste vie menee jusq'a cinq mois, si angroissa, et quant vint au droit terme que ele an-fanta, si s'an merveilla toz li pueples, car do pere ne fu il nule seüe, ne ele nel vost dire a nelui.

Cil anfes fu uns valiez, si ot non Mellins, car issi lo com-manda li deiables a la demoisele ainz qu'il nasquis (p. 94).

La filiation démoniaque demeure ici un trait essentiel de la figure de Merlin. De plus, l'auteur apporte une précision quant à l'origine du nom de Merlin : contrairement au *Merlin* (manuscrit de Modène) où le nom du fils vient de la mère, dans cette version, c'est le Diable qui l'a commandé!

3.1.3 Dans *L'Enchanteur*

Cette version démoniaque de la naissance demeurera gravée dans le matériau merlinesque jusqu'à nos jours. *L'Enchanteur* de Barjavel, un roman de la fin du XX^e siècle, en fait

clairement mention :

Son père était le Diable. Merlin était créature de Dieu, et tout entier à son service, mais le Diable l'avait engendré, et ne désespérait pas de le reprendre en son pouvoir. (p. 13)

Les origines de l'enchanteur y sont racontées d'une façon qui rappelle le texte écrit plusieurs centaines d'années auparavant. Au début, le Diable sombre dans une grande colère, car aucune âme humaine ne lui parvient en enfer par la faute de Jésus-Christ. Il réunit ses milliards de diables portant des numéros ; au cours de la discussion, un de ces diables fait une proposition :

Sept-cent-quatre-vingt-douze cracha six rangées de canines aiguës, et dit :

— Alors, faisons-nous, nous aussi, un fils sur Terre ! Il sera présent partout, il poussera les hommes et les femmes dans le mal, et nous les expédiera avant qu'ils aient eu le temps de se repentir (p. 43).

Quant à l'acte de conception proprement dit, il ne reste du long développement du *Merlin* que l'idée de la virginité de la mère :

— D'accord ! dit le Diable à lui même. Exécution !...

Et à minuit moins deux il se posa sur le lit d'une jeune fille vierge qui dormait nue comme il était d'usage en ce temps-là, et les jambes ouvertes parce qu'on était au mois d'août et qu'il faisait chaud (p. 43).

Tout comme dans le texte médiéval, l'enfant n'est pas damné par Dieu. Celui-ci s'adresse même directement à l'enfant le lendemain de sa conception !

Dieu l'appela :

- Tu m’entends, petit.
- Oui, Dieu.
- Tu sais qui t’a fait ?
- Oui, Dieu.
- As-tu l’intention d’obéir à ton père ?
- Je ferai comme Vous voudrez, Dieu.
- Brave petit !... Tu as la bonne nature de ta mère... Je te laisse donc tous les pouvoirs que ton père t’a donnés, mais tu les utiliseras pour le bien au lieu de les employer à faire le mal (p. 44).

Par la suite, Merlin ne sera plus en contact qu’avec le Diable. Il sera d’ailleurs plusieurs fois soumis aux terribles tentations que dressera son père démoniaque devant lui. C’est en voulant échapper au Diable que lui viendra sa folie qui le poussera à se retirer dans la forêt de Brocéliande. Quant à l’aventure de la tour du roi Vurtigern, c’est le Diable qui inspire l’idée du sang d’un enfant sans père pour soutenir les fondations qui s’écroulent. En fait, l’œuvre entière de Barjavel s’avère, jusqu’à un certain point, un combat entre Merlin et son père, le Diable.

3.1.4 Le Diable comme père

Geoffroy de Monmouth, Robert de Boron et tous ces auteurs qui ont écrit sur Merlin ont donc préservé cette filiation anormale du personnage. La récurrence du thème nous oblige à chercher le sens d’une telle filiation. L’essor des études anthropologiques au XX^e siècle nous a permis de

connaître la cosmogonie de nombreux peuples dont l'Occident ne connaissait auparavant absolument rien. Ces recherches ont dévoilé des peuplades d'êtres surnaturels qui influencent au gré de leur fantaisie le destin des hommes. Or, si les esprits mauvais qui cherchent par tous les moyens à nuire aux hommes ne portent pas toujours et partout le nom de démons, ils en ont tous les traits de caractère. La notion de démon est commune à plusieurs croyances religieuses. Le principe est que s'il y a un ou des dieux qui désirent le bien de l'homme, il existe des forces contraires qui s'y opposent. La notion de Diable est donc étroitement liée à celle de Dieu.

Il est probable qu'en entreprenant l'écriture de son oeuvre, l'auteur du *Merlin* avait une idée précise en tête : il ne désirait pas écrire un poème banal sur un personnage intéressant ; il voulait écrire la vie d'un grand mystique chrétien.

Pas une phrase de son livre ne sonnera creux, n'ira au hasard ; de sorte que le lecteur qui en a la clé découvre à travers l'ensemble de la trilogie une sorte de somme poétique, de Divine Comédie, du mystère de la Rédemption (Zumthor, p. 118).

Sa popularité n'ayant d'égale que l'étrangeté de son origine, Merlin était un choix logique. Cherchant à créer un héros hors du commun, l'auteur saisit l'idée lancée par le sage Maugantius dans l'histoire de Geoffroy et l'insère dans un épisode démoniaque bien structuré. Merlin devient ainsi le fils du Diable que la Miséricorde divine rachète avant

même sa naissance et il se trouve propulsé dans les hautes sphères des personnages légendaires, mais à la fois maintenu dans le mystère chrétien. L'imaginaire christianisé de l'auteur atteint ainsi son objectif : Merlin est maintenant un héros divin.

3.2 Le héros sans père

3.2.1 De fils du Diable à enfant sans père

Mise à part cette volonté évidente de soutenir la doctrine chrétienne, le *Merlin* continue à révéler dans chacune de ses lignes un contenu primordial qui se dégage de l'emprise du christianisme :

À terme, c'est donc l'Église qui, en s'emparant d'un thème qui la dépassait largement, rétablit sa propre idée de l'ordre politique et spirituel, instruit sa propre Quête du Graal [...]. Mais le lecteur devine déjà que les Mythes traditionnels, quand ils sont aussi féconds et fondateurs que la Quête du Graal, ne se laissent pas aisément étouffer (Varenne, p. 16).

Dans sa volonté de donner une nature chrétienne à la quête du Graal en général et en particulier à Merlin, l'auteur du cycle court transmet un matériau mythique dont le contrôle lui échappe partiellement.

Aussi devons-nous nous demander ce que représente la filiation diabolique au-delà de l'imaginaire chrétien. Qu'est-ce à dire que d'être le fils du Diable ? Si la vie de Merlin avait été inspirée par la haine et aboutissait à la chute du monde, nous pourrions cesser de nous questionner et clore le sujet

en constatant que l'Antéchrist annoncé par Jean dans *l'Apocalypse* porte le nom de Merlin. Mais tel n'est pas le cas : Merlin est d'une certaine manière « le contraire de l'Antéchrist » (Zumthor, p. 173). Être le fils du Diable signifie que notre père est une créature invisible et immatérielle, ce qui ne semble pas loin du statut d'orphelin. Rappelons-nous que l'enfant sans père de *l'Historia Britonum* est devenu le fils du Diable dans l'*HRB* et le *Merlin*, mais aussi qu'il demeure avant tout le fils d'une femme sans mari. L'absence de père saute aux yeux et le besoin essentiel non comblé de filiation paternelle finit par expliquer les origines mystérieuses de Merlin. C'est non plus le Diable qui justifie le surnom d'enfant sans père, mais l'absence paternelle qui explique le Diable :

Le besoin d'un père est fondamental à l'espèce humaine; c'est un besoin *archétypal*. Quand il n'est pas personnalisé par la présence paternelle, ce besoin demeure archaïque, nourri par les images culturelles du père qui vont du diable au bon Dieu. Plus le père sera manquant, moins il aura de chances d'être humanisé par l'enfant, et plus le besoin inconscient se traduira en images primitives (Corneau, p. 34).

Ce ne sont plus les figures surnaturelles qui marquent les figures paternelles, mais bien l'inverse :

Projeter dans la réalité des figures semblables à la figure du père, voilà ce qui est apparu à Freud comme spécifiant la religion et comme en dénonçant le caractère illusoire. (Pohier, p. 3)

Jung dira de même en d'autres termes :

La force qui détermine le destin, dans le complexe paternel, provient de l'archétype et c'est la véritable raison pour laquelle le *consensus gentium* remplace le père par une figure de dieu ou de démon.⁴⁰

Autrement dit, la religion serait une projection inconsciente, qui prendrait sa toute-puissance à la source d'un désir non comblé, celui d'exiger une présence paternelle. Avoir un père ne suffit pas — et cela peut même produire l'effet contraire — s'il n'est pas en mesure de procurer au fils une image masculine adéquate. Conclure à partir des textes qu'on a fait de Merlin un fils du Diable absous par Dieu pour le diviniser simplifie une problématique beaucoup plus complexe et plus riche de sens. Dès lors, notre lecture se déplace vers une autre question qui n'est plus « qui est le père de Merlin? » mais bien « pourquoi Merlin n'a-t-il pas de père? ».

Il est surprenant de constater jusqu'à quel point ce thème de l'enfant sans père est récurrent dans la littérature :

L'absence du père semble, d'une certaine manière, être l'un des attributs du héros mythologique, comme le montrent de nombreux mythes et contes de fées. (Emma Jung, p. 35)

Cela rejoint l'idée du héros divin du *Merlin*. Inutile de chercher à dresser la liste des *Cendrillon* ou des *Peter Pan* qui imaginent à merveille le thème du père absent, voire inexistant, et de son enfant perdu; le récit central qui a guidé les derniers millénaires de notre évolution, l'histoire de Jésus-Christ, est étonnamment marqué par l'absence du père. Joseph, qui en

40 C. G. Jung, *Psychologie et éducation*, p.240.

principe se voit accorder par Dieu le rôle de père éducateur de Jésus, ne participe que très peu à la vie active de son fils. Les évangiles de Marc et de Jean ne précisent même pas son nom. Chez Matthieu, il n'en est fait mention que lors de la fuite en Égypte et du retour à Nazareth. Chez Luc, quand Jésus atteint l'âge de douze ans, la paternité de Joseph est niée impitoyablement :

En le voyant, ils [ses parents] furent frappés d'étonnement et sa mère lui dit : « Mon enfant, pourquoi as-tu agi de la sorte avec nous ? Vois, ton père et moi, nous te cherchons tout angoissés ». Il leur dit : « Pourquoi me cherchez-vous ? Ne saviez-vous pas qu'il me faut être chez mon Père ? (Luc, II, 48-49)

On ne retrouvera pas Joseph au pied de la Croix avec Marie et l'apôtre Jean. Les dernières paroles du Christ sur la croix, « Père ! Père ! Pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Marc, XV, 34), résument la double séparation entre Jésus et d'une part son père adoptif Joseph, d'autre part son père spirituel, Dieu. Faire de Merlin un fils du Diable est donc une idée qui fut inspirée par le désir de créer un nouveau héros sans père.

3.2.2 Merlin, enfant sans père

Chez Merlin, cette absence paternelle ne va pas sans graves conséquences. Pour y voir plus clair, nous devons présenter les types de père que la société reconnaît. Physiologiquement parlant, l'homme qui donne sa semence pour

la fécondation se voit attribuer la paternité : il est le père *biologique*. Son rôle peut se limiter au coït (ou plus récemment à l'insémination artificielle), comme c'est le cas pour la fécondation de la mère de Merlin par le Diable. L'homme qui, pendant la grossesse ou après l'accouchement, vit une relation directe avec l'enfant est appelé père *éducateur*. Évidemment, ce n'est pas toujours le même que le père biologique. Dans le *Merlin*, personne ne joue concrètement ce rôle auprès de Merlin. Le prêtre Blaise aurait peut-être pu occuper cette place unique, mais la grande sagesse de l'enfant fait de Blaise un apprenti plutôt qu'un éducateur. Le troisième type de père est le *père généalogique*, c'est-à-dire celui qui, par la transmission du *nom-du-père*, introduit l'enfant dans la loi sociale et dans la lignée paternelle. Dans le *Merlin*, le père généalogique n'est pas le père de l'enfant, mais son grand-père.

Un texte récent vient transformer la généalogie de Merlin. Michel Rio, dans son roman intitulé *Merlin*, présente une version inspirée par les textes médiévaux, mais sous une forme moderne. Il utilise l'anecdote démoniaque racontée par Geoffroy de Monmouth en y ajoutant un élément nouveau fort intéressant : il puise dans la *Vita Merlini* de Geoffroy l'idée que le héros est le petit-fils du roi des Demetae, et attribue à ce grand-père un surnom :

Il avait été couronné à l'âge de seize ans, peu après le départ des légions aux frontières continentales qui cédaient sous la poussée des hordes barbares. Il était d'une taille,

d'une force et d'une adresse aux armes inégalées. Ses alliés le nommaient « le Lion », ses ennemis « le Diable ». (p. 16)
Ce passage propose une nouvelle interprétation de la filiation diabolique de Merlin. Le fils du Diable pourrait n'être au fond que le petit-fils d'un homme surnommé *le Diable*.

Plus loin dans le récit, Rio éclaire cette question avec un autre élément qui surprend. Dans ce passage, Merlin se retrouve avec sa mère pour la première fois depuis sa naissance. Il a alors cinq ans d'âge physique, mais la sagesse d'un homme dix fois plus âgé. Sa mère, fille unique du roi des Demetae, décide de lui apprendre toute la vérité sur sa naissance. Nous retrouvons là une version adaptée du *Lancelot en prose*. Elle lui explique comment son refus de se marier et de donner une descendance royale à son père fit sombrer celui-ci dans une violente colère. Or, le jour de son dix-neuvième anniversaire, un événement déterminant vient marquer son destin à jamais :

Ce jour-là, Blaise⁴¹ vint me trouver et il me dit : « Puisque tu refuses tous les hommes, et qu'il te faut cependant avoir un fils, tu dois concevoir de l'étreinte d'un être surnaturel, c'est-à-dire Dieu ou Satan. Et comme Dieu a fécondé Marie et envoyé son fils parmi les hommes, ce qui ne peut se faire qu'une fois, le père de ton enfant sera donc le Diable [...] ». Bien que terrifiée, j'acceptai. Blaise me dit alors : « Il

41 Tout comme dans les récits précédents, Blaise est un prêtre qui joue le rôle de messager. Dans les récits médiévaux, il est le confesseur de la mère de Merlin et le scribe des aventures du prophète-magicien. Dans le récit de Rio, il est conseiller du roi des Demetae et tuteur de Merlin.

viendra cette nuit même. Je te ferai prendre un breuvage qui endormira ta volonté et ton entendement. Tu laisseras ta porte ouverte et tu éteindras toutes les lampes, telle une vierge folle volontaire. Puis tu t'étendras nue sur ta couche ». Ce que je fis, et je sombrai bientôt dans un sommeil profond. Je me souviens seulement d'avoir senti sur moi un poids écrasant et en moi une douleur, puis d'avoir entrevu, avant de retomber dans le néant, une ombre immense debout, immobile et silencieuse, devant ma couche. Je me suis réveillée sanglante et souillée. C'est ainsi que tu as été conçu, Merlin, fils du Diable, mon fils. (p. 26-27)

Ce passage de la fécondation de la mère de Merlin rappelle celui du démon incubé du *Merlin* du III^e siècle. Mais chez Rio, le narrateur, qui est Merlin lui-même, prend alors la parole et révèle au lecteur l'élément nouveau auquel nous avons fait allusion plus tôt :

J'étais plein d'effroi. Dans mon esprit torturé apparaissaient les images d'un Satan tour à tour de feu et de nuit, hideux et splendide, cruel et pensif, usant à son gré, avec un mélange de violence et de douceur, du corps blanc et sacré de ma mère. Et soudain le tourbillon s'arrêta, et je vis nettement son visage. C'était celui du roi, mon grand-père (p. 27).

L'origine problématique glisse ici de fils du Diable à celle de fils d'un grand-père incestueux. Le changement est brutal, mais ne détériore en rien l'originalité de la filiation du personnage. Le destin de Merlin reste marqué par cette naissance peu commune qui fera de lui, tout comme l'était le fils du démon, un être entouré de sentiments ambivalents, allant de la haine à l'adulation. Mais la filiation in-

cestueuse entre un enfant et son grand-père surnommé « le Diable » ajoute un élément nouveau : il y a un secret qui explique les origines fantastiques de Merlin. Il s'agit d'un acte incestueux que Blaise, en droguant la jeune mère, s'est efforcé de dissimuler sous des apparences surnaturelles, et la honte entourant les origines de notre héros trouve ici tout son sens.

Difficile ici de s'empêcher de faire un lien entre cette paternité incestueuse du grand-père et la paternité généalogique du même grand-père dans le *Merlin* du cycle court. La question de l'inceste surgit, et elle est importante, car des autres types de pères que nous venons d'énumérer, Merlin n'en possède réellement aucun. D'abord, son père biologique est une entité surnaturelle et impalpable. D'autre part, Merlin n'a que faire d'un père éducateur qui ne pourrait lui transmettre que ce qu'il connaît déjà. Sur la sagesse innée du héros, le *Merlin* est clair :

Cis enfes est molt sages et sera encore molt preudom,
qui teus paroles set dire. (*RG*, p. 94) ;

Tu dis voir. Je ne sai dont cis sens te vient, car tu sés plus
que nos tot. (*RG*, p. 97) ;

Cis enfes est molt sages [...]. (*RG*, p. 100) ;

Par raison sacent tot cil qui cest enfant verront que il ne
virent onques plus sage. (*RG*, p. 101).

N'ayant pas besoin d'une sagesse qui lui serait livrée de l'extérieur, Merlin n'a que faire d'un père sage qui pourrait le guider. Il ne reste donc plus de place que pour le père généalogique.

3.2.3 La blessure de Merlin

Il y a deux différentes versions de la paternité généalogique qui nous frappent : d'une part, « Merlin » est un nom choisi (au hasard?) par le Diable, et, d'autre part, c'est le nom du grand-père. Si « Merlin » est un choix diabolique, aucun lien généalogique n'est créé, puisque ce nom ne se rattache en rien au Diable ; l'appeler Belzébuth, Lucifer ou Méphistophélès aurait été plus significatif ! Pour ce qui est de « Merlin » associé au grand-père, la question reste ambiguë.

Habituellement, en donnant au fils le nom de son grand-père, on marque l'insertion dans la lignée. Dans notre histoire cependant, la mère donne à son fils né du Diable le nom d'un homme qui a lui-même succombé au Démon. La généalogie ainsi attribuée converge donc doublement vers le père diabolique ; Michel Rio l'avait probablement perçu en donnant au grand-père de Merlin le surnom de « Diable ». Ainsi Merlin, à défaut d'un nom qui l'insérerait uniquement dans la lignée de son grand-père, se voit affublé de la marque indirecte d'une paternité généalogique avec le Diable.

Mais il y a une autre interprétation possible à cette allusion au grand-père. Dans Rio, la mère de Merlin est agressée par son père. Nous sommes en droit de nous demander si la version médiévale ne dissimule pas cette même relation incestueuse. En effet, la naissance de Merlin comporte des éléments qui de toute évidence sont très suspects. Dans le *Merlin*

du cycle court, la jeune femme ne peut dire pourquoi elle est enceinte, ce qui est un très bel exemple du secret que doit garder une jeune fille violée par son père! Et que fait ce père sur lequel pèsent tant de doutes? Il se suicide!⁴² Dans le *Lancelot en prose*, on donne une nouvelle version des faits : on affirme d’abord que la jeune femme ne peut accepter un homme dans son lit si elle peut le voir. Elle ne refuse pas d’avoir un homme, mais bien de le voir! Il y a quelque chose de troublant — et peut-être d’incestueux — dans cette peur de voir l’homme qui pourrait la désirer et la prendre. Ensuite, le diable la visite, la possède et lui fait un enfant juste comme le père disparaît! Encore une fois, le grand-père de Merlin meurt au moment où sa mère est fécondée de si étrange façon qu’il est impossible de savoir qui est le père!

3.2.4 L’inceste

Ainsi, Merlin serait peut-être le fils d’un grand-père incestueux. Rio l’affirme clairement, mais l’idée était déjà présente entre les lignes du *Merlin* médiéval. Il en résulte une grave blessure chez Merlin, à qui on fait croire qu’il est le fils d’un incube vraisemblablement pour dissimuler la vérité. Impossible pour lui de traverser le complexe d’Œdipe : le père rival étant le Diable, le meurtre, même symbolique, est

42 Dans le ms de Modène, deux des filles de cette famille enfantent sans connaître le géniteur. Leur père meurt *après* que la grossesse de la première soit révélée à tous, mais *avant* que la mère de Merlin ne sache qu’elle va enfanter.

un fait impossible à accomplir. En principe, c'est l'équilibre même du personnage qui est remis en question faute d'une autorité à contester. Pourtant, Merlin montre une stabilité émotive et psychique étonnante dès son plus jeune âge. Ses paroles sont empreintes de sagesse et ses pas sont guidés par sa propre volonté.

Il existe deux explications à cette indépendance infantile hors du commun : premièrement, il est possible que Merlin soit un être pour lequel il n'est guère utile d'avoir à affronter l'autorité de quiconque afin de trouver une autonomie déjà acquise à la naissance. En ce cas, la puissance divine de Merlin échappe aux concepts auxquels nous sommes habitués. Dans l'autre hypothèse, il y a bel et bien un affrontement avec le père chez Merlin. Rappelons que dès sa naissance il rejette sa condition démoniaque et se soumet au Seigneur, rival de son père Satan. En se détournant ainsi du Diable, Merlin accomplit symboliquement une attaque contre son père. Cependant, notre personnage paraît constamment *poursuivi* par une image paternelle démoniaque qui marque tragiquement son destin. Son attitude reflète constamment sa filiation démoniaque : non parce que Merlin est opposé à la volonté divine, mais parce que ses actions s'opposent à celles de son père. Faire précisément le contraire de quelqu'un revient exactement au même que suivre ses conseils, au sens où c'est le comportement de l'autre qui guide le nôtre.

Cette omniprésence du père sous la figure paternelle du Diable nous porte à croire que Merlin n'est pas parvenu à

s'affranchir de la peur du père. Il semble être le prisonnier d'un complexe de castration qui l'empêche d'assumer deux des positions de la masculinité : la virilité et la paternité biologique.

Remarquons combien sont étranges ses relations avec les femmes. D'abord avec sa mère. Les textes parlent peu de leur relation : cette dernière, cloîtrée chez les religieuses, disparaît complètement de la diégèse peu après la naissance de son fils. Dans le *Merlin*, on la retrouve aussi dans cet épisode où elle est accusée de luxure et condamnée pour cette naissance inexplicquée. Elle tient son nourrisson de quelques jours dans ses bras, se met à pleurer et lui dit :

« Biaux fils, je recevrai mort por toi, si ne l'ai pas deservie : si en morrai. Car il n'est nus qui sace la venté de cui vous fustes engenrés, ne jo ne puis estre creüe de cose que je die. Ensi me couvenra monr » (*Merlin*, dans *RG*, p. 93).

Merlin parle alors pour la première fois du récit et lui dit : « Mere, n'aiés paor, que vous ne morrés ja par cose qui por moi soit avenue ». (p. 93) En entendant ces paroles, la mère est effrayée et laisse tomber l'enfant sur le sol. Les paroles prononcées par Merlin le détachent de celle qui l'a conçu. La vie de la mère de Merlin ne sera pas altérée par cette naissance. Le lien est rompu à jamais et Merlin échappe ainsi à toute forme d'emprise maternelle. La chute de *l'emprise des bras maternels* est très certainement représentative de l'éloignement d'avec sa mère. Un sentiment profond de la séparation ressort des paroles de l'enfant, car aucune mort ne viendra frapper la mère, ni celle du bûcher, ni la mort

symbolique de la femme qui devient mère. De sa mère, Merlin n'aura obtenu que la protection nécessaire à sa gestation. Il n'en désire pas plus ; les paroles qu'il prononce ensuite ferment à jamais la porte d'une relation maternelle étouffante : « *Laissies me ester* » (p. 94). Dès lors, la relation entre Merlin et la femme qui l'a conçu se transforme ; il n'y a plus de place pour l'amour protecteur d'une mère en face d'un fils d'une telle sagesse. Un rapport totalement différent s'établit ensuite entre eux : ce n'est plus elle qui le protège, mais bien lui.

Sept jours avant d'être condamnée, la mère de Merlin se montre une fois de plus terrifiée à l'idée de mourir brûlée. Constatant cette grande peur, Merlin se met à rire. Les deux femmes présentes se mettent à l'injurier et à maudire sa naissance. Pour soulager l'angoisse de sa mère, Merlin adopte alors un comportement protecteur envers elle : « *Bele mere, or mentent. Vous ne serés ja honie tant com je vive, ne ne trouverés qui vous ost adesper ne metre a justice de mort fors Diu* ». (p. 94)

Merlin renverse les rôles et c'est lui qui fait preuve d'amour protecteur envers sa mère. Lors du jugement, c'est lui qui plaide l'innocence de sa mère et c'est grâce à lui qu'elle est acquittée. Merlin établit donc une relation fils-mère, plutôt que mère-fils, qui dépasse la notion d'égalité. Si Merlin apparaît aux yeux de tous ceux qui l'entourent comme un grand initié, c'est qu'il ne lui fut jamais permis d'être simplement un enfant. L'incapacité de sa mère en a fait dès sa naissance un *enfant correcteur*. La psychana-

lyse donne une définition de l'enfant correcteur qui rejoint l'image que l'on peut avoir de Merlin :

L'enfant « correcteur » se sent responsable, voire coupable, de la « petitesse » du père. En reprenant à son compte, en jouant le rôle paternel sous une forme idéalisée, il protège son père réel, masque et recouvre les traces infantiles qu'il a découvertes en lui et qui doivent être maintenues cachées (Agnel, p. 5).

C'est aussi pour cette raison qu'il est ce qu'on appelle un *héros prédisposé*. Obligé par l'absence paternelle de devenir le protecteur de cette pauvre femme sans mari — et sans père! —, il désire dès son plus jeune âge être la figure du grand homme que tous recherchent. Ses relations avec les autres femmes en sont ainsi conditionnées : dans la *Vita*, il est totalement indifférent envers sa femme Guendoloena, mais montre un intérêt incestueux pour sa propre sœur Ganieda :

On ne peut pas douter des rapports privilégiés qu'entretient Merlin avec sa soeur Ganieda. Il ne tolère que sa présence. Peu lui importe sa femme Guendoloena, qui peut se remarier comme elle le veut. [...] Et l'épisode de la feuille dans les cheveux de la reine Ganieda peut être interprété de deux façons différentes. Ou bien Merlin est jaloux que Ganieda ait un amant et veut se venger d'elle en la dénonçant à son mari, ou bien il sait très bien ce qui s'est passé parce que lui-même est l'amant, et qu'il veut provoquer la rupture entre Ganieda et Rydderch.⁴³

N'oublions pas aussi qu'on précise que Ganieda va re-

43 Jean Markale, *Merlin l'Enchanteur ou l'éternelle quête magique*, p. 129.

joindre Merlin dans la forêt, après la mort de son mari, et qu'elle termine sa vie auprès de lui.

Dans les textes suivants, seulement deux femmes parviennent à l'intéresser, la Dame du Lac et Morgane. La relation avec Morgane n'est qu'esquissée, mais celle avec la Dame du Lac est beaucoup plus développée; dans toutes les versions elle se termine mal pour Merlin : aveuglé par l'amour, il enseigne sa magie à une femme⁴⁴, qui finit par l'enfermer pour toujours dans une tombe grâce à un sortilège :

Mierlins entra dedens la tombe et se couca dedens [...]. Et quant la Dame del Lac ki a cou l'avoit mene le vit gissant dedens la tombe ele en abati erranment le couviercle, et fist maintenant l'esperiemment, et tantost fu la tombe tant bien fermee et dedens et dehors, ensi com il meismes li avoit apris, que nus hom del monde, tant fust sages, ki [*sic*] dedens ne dehors le peust desfermer, ne tant ne quant. (*Les propheties de Merlin*, p. 94-95)

Et dans le *Lancelot en prose* :

En la fin sot ele par lui tantes mervoilles que ele l'angigna et lo seela tot andormi en une cave dedanz la perilleuse forest de Darnantes [...]. Illuec remest en tel amniere, car onques puis par nelui ne fu seüz; et li leus fu mout bien seelez par dedanz a force de granz conjuremenz si ne fu onques puis par nul home veüz qui noveles en seüst dire. (p. 96)

Ainsi, le seul rôle viril dont s'approche Merlin dans un

44 « Cele damoisele dont li contes parole savoit par Merlin qancq'ele savoit de nigromence, et lo sot par mout grant voisdie. » (*Lancelot du Lac*, p. 90)

couple le conduit à sa perte. Vaincu par sa femme, il apparaît ainsi en victime de son incapacité à tenir une place d'homme auprès d'elle. Comment pourrait-il devenir père par sa semence quand il est impuissant devant sa femme? À ce sujet, certaines versions sont plus explicites. Dans le manuscrit *Huth* par exemple, Merlin est endormi par des sortilèges que Viviane a inscrits dans son giron (à la hauteur du sexe ?) et ensuite jeté dans la tombe. Dans le *Lancelot du Lac*, c'est « sor ses deus aignes » qu'est inscrite la conjuration qui fait que « ne la poïst nus despucler ne a li chessor charnelment. » (p. 96) Littéralement, le sexe féminin endort Merlin et l'empêche d'incarner le futur père viril qui féconde la future mère. Est-ce cette impuissance qui le pousse à chercher à devenir père substitutif par tous les subterfuges dont il dispose?

Nous voilà donc aux prises avec une situation familiale insolite qui change les données habituelles. Les liens entre les trois protagonistes du complexe d'Œdipe sont exceptionnels : la relation entre le fils et sa mère est inversée; la résolution du conflit avec le père passe par l'affrontement avec la figure du démon, conflit inévitablement voué à l'échec. C'est sans doute à cause de ce contexte singulier que Merlin demeure un enfant sans père pour les gens qu'il fréquente. À leurs yeux, il n'est plus le fils de personne, même s'il continue toujours d'occuper une certaine place dans la généalogie troublée de sa famille. C'est justement par rapport à ceux qui l'entourent que se constitue la figure toute-puissante du magicien. Selon leur perception, qui provient d'un *état de*

*conscience plus large*⁴⁵, il possède de façon innée les pouvoirs qui lui permettent d'être le Père des pères. Le lecteur, pour sa part, se retrouve avec deux images de Merlin : l'une qui est celle des chevaliers, c'est-à-dire celle d'un enfant autonome, éveillé dès la naissance et qui fait preuve d'un pouvoir sans pareil ; et l'autre qui montre un fils d'inceste aux prises avec un père surnaturel d'une puissance castratrice inouïe et une mère tragiquement faible qu'il doit protéger. La convergence de ces deux images, point de rencontre d'un enfant blessé et d'un être surnaturel, donne la figure qui ne cesse d'étonner le lecteur et qui survit encore aujourd'hui. Cependant, la partie de la figure merlinesque qui découle de l'inceste caché ne va pas sans graves conséquences : Merlin est porteur — peut-être même sans le savoir — du terrible secret de sa naissance et tous ceux qui entourent celui qu'on croit être le Père des pères en subissent de terribles sanctions.

3.3 Les conséquences

3.3.1 Chez Arthur

En essayant d'incarner la paternité parfaite, Merlin va se buter aux limites imposées par sa condition de fils du « Diable » son grand-père. Castré par une *imago* paternelle

45 L'expression est employée par Emma Jung dans *La légende du Graal* pour parler de la tranformation psychique qui fait passer l'image du père, dans la psyché de l'enfant, de la présence physique et virile du père à l'esprit masculin qui correspond au *monde du père*. (p. 60)

surnaturelle, il va chercher à contourner l'aspect physique de la procréation en se faisant, par ses manigances, père d'Arthur. Nous l'avons vu, il y parvient d'une façon extraordinaire, en faisant de *son fils*, à l'instar de lui-même, un être élu par le divin. Toutefois, il dénature par le fait même son protégé, qui à son tour se voit privé de père. Il contre-attaque et fournit au futur roi une épée, symbole phallique par excellence. Arthur possède maintenant les attributs virils qui faisaient défaut au magicien, mais il reste marqué par la blessure de ce père symbolique, car sa première relation sexuelle répète précisément la même faute qu'avait commise le père de Merlin :

Ore dist que un mois après le couronnement le roi Artu vint a une grant court que li rois semonst a Carduel en Gales la feme le roi Loth d'Orkanie, serour le roi. Mais quoi que elle fust sa suer, si n'en savoit elle riens. [...] Moulst fist li rois Artus grant joie de la dame et moulst le festia et li et ses enfans. Li rois vit la dame de grant biauté plainne, si lama durement, et la fist demourer en sa court deus mois entiers. Et tant qu'en chelui terme il gut a li et engenra en li Mordrec, par cui tant grant mal furent puis fait en terre de Logres et en tout le monde (*Merlin-Huth*, t. I, p. 147).

Cette relation incestueuse marquera le destin d'Arthur de façon indélébile et la sanction sera terrible ; à la fin de sa vie, Arthur doit livrer un combat mortel à son propre fils :

Molt dura li bataille longement et molt i ot mors de buens cevaliers, mais de tous çaus qui i morurent ne parole pas li livres. Mais tant vos puis je bien dire que Mordrés i fu ocis et li rois saisnes qui revoit retenu. Et si fu li rois Artus

navrés a mort, car il fu ferus d'une lance parmi le pis (*Perceval*, dans *RG*, p. 300).

Cette dernière bataille du grand roi avec son propre fils est une image altérée du meurtre du père dans la légende d'Œdipe avec une différence qui montre que l'échec est encore plus important cette fois : les rivaux sont tous deux mortellement touchés. Le conflit qui les oppose provient de ce que le père refuse de donner au fils l'accès à son royaume, ce qui oblige le fils à entreprendre une véritable guerre. Arthur ne reconnaît pas les droits de son fils, car il reste marqué par sa propre bâtardise, ce qui est une image parfaite de l'impossibilité pour le fils blessé devenu père de transmettre la clé du royaume paternel.

3.3.2 Chez Mordred

Mordred est lui aussi profondément affecté par la transgression de son père. Il est le plus sombre des héros de la Table Ronde ; il représente particulièrement bien le désordre tragique qu'entraîne l'inceste, son destin le ramenant toujours à son père, le roi Arthur. Dans *Perceval* (manuscrit de Modène), un passage nous révèle que la problématique de l'inceste et du fils déchu reste accolée à Mordred lorsque des chevaliers s'en vont trouver Arthur et lui disent :

« Saces que tes niés Mordrés a ouvré encontre toi comme traîtres, car il a te feme espousée, et porta corone dedens le premier moi [*sic*] que tu departis de ton païs, et a tous les cuers des gens. » (*Perceval*, dans *RG*, p. 297).

Même si Guenièvre, femme d'Arthur, n'est pas la mère biologique de Mordred, celui-ci épouse tout de même la femme du roi, symbole paternel évident, donc, symboliquement, sa propre mère.

Le secret familial laisse ici sa marque sur cinq générations : celle du grand-père, de la mère, de Merlin, d'Arthur, et finalement de son fils Mordred. Mais Arthur n'est pas que le père de Mordred. Il se tient aux côtés de Merlin lorsque celui-ci s'incarne petit à petit comme père des chevaliers de la Table Ronde. En fait, c'est précisément ce que veut le magicien en le nommant roi, établir une présence physique masculine que lui-même est incapable d'assumer. Mais il échoue une fois de plus, car pour que l'élection divine du perron merveilleux fonctionne, il doit abâtardir Arthur — pourtant déjà fils de roi ! Ainsi, comme nous le verrons, les chevaliers du royaume de Logres, orphelins de par leurs origines, sont adoptés par des pères, l'un symbolique, l'autre physique, qui sont tous deux incapables d'assumer la fonction paternelle sans provoquer de nouvelles blessures.

3.3.3 Chez Lancelot

Chez Lancelot, par exemple, l'échec du père se remarque à plusieurs niveaux. D'abord, il n'est pas adoubé chevalier par le roi, mais par la reine, ce qui en soi est déjà une preuve de l'incompétence d'Arthur. De plus, une trace de féminité indélébile marque son corps : « Les mains furent de dame

tot droitement, se un po plus menu fussient li doi » (*Lancelot du Lac*, t. I, p. 142). Ou encore :

De son col ne fait il mie a demander, car s'il fust en une tres bele dame, si fust il assez covenables et bien seanz et bien tailliez a la mesure del cors et des espaules, ne trop grailles ne trop gros, ne Ions ne corz a desmesure. (*Lancelot du Lac*, t. I, p. 140)

D'autre part, l'un des principaux thèmes de l'histoire de Lancelot est sa relation illicite avec la reine Guenièvre. Cet amour adultère est une subtile image des conséquences d'un amour maternel trop possessif, qui découle lui-même de l'absence d'une figure paternelle capable de se dresser entre le fils et sa mère : Lancelot cherche à se fusionner à l'image maternelle que représente la femme du roi. Le goût de Lancelot pour ce triangle amoureux trahit un attachement exagéré à sa mère, car en se trouvant attiré par une femme déjà engagée, il évite celles qui sont libres et avec lesquelles il pourrait s'engager dans une relation stable ; il renonce ainsi à *trahir* l'amour maternel. D'une part, il évite d'occuper la place virile dans un couple, et d'autre part il est incapable de sortir du champ de désir de sa mère. Son échec au château du Graal s'explique par cet amour illégitime :

Brusquement, retrouvant son habituel courage, Lancelot leva les mains et saisit les deux coins du voile [qui couvre le Graal]. Dans ce mouvement, son regard se porta jusqu'à celle qui tenait le vase. Comme de la fumée sous un coup de vent, la fine étoffe qui la dissimulait disparut. Lancelot poussa un cri rauque, lâcha les coins du voile du Graal, resta un instant pétrifié, son regard halluciné fixé sur le vi-

sage qui venait d'être révélé, puis s'écroula évanoui. [...] Il avait vu Guenièvre... Quand l'étoffe légère s'était dissipée, c'était le visage de Guenièvre qui lui était apparu, les yeux de Guenièvre qui le regardaient. C'était Guenièvre qui lui tendait le Graal. Et le Graal avait cessé d'exister pour lui. Il n'y avait plus au monde que Guenièvre. (Barjavel, p. 361-362)

Cet amour qui rend aveugle a pour origine un conflit maternel qui existe parce que le père n'a pas su occuper la place qui lui revenait. Lancelot, tout comme Don Juan, cherche à supplanter son père, qui ici est remplacé par la figure paternelle du roi Arthur, à échapper à sa loi et à lui prendre sa femme. Mais il demeure hanté par lui et il ne peut le tromper sans ressentir une culpabilité profonde. Ainsi, au-delà de son amour pour Guenièvre, c'est l'affrontement perpétuel avec l'autorité du père qui l'éloigne du Graal : au moment où il atteint le Graal et peut devenir le chevalier parfait selon le code paternel, c'est le visage de celle qui est l'enjeu du conflit avec le père symbolique que Lancelot voit apparaître. Parce qu'il n'a pas eu de père et que ni Merlin, ni Arthur ne sont parvenus à en tenir le rôle, Lancelot est perdu. En transgressant la loi du père, il s'est interdit l'accès à son royaume ; plutôt que d'achever sa quête, le dévoilement du Graal le confronte à son crime.

3.3.4 Chez Perceval

L'échec de Perceval s'explique aussi par cette paternité qui n'a pas su séparer le fils de sa mère. Dans le *Perceval*

en prose, sa force et son courage lui permettent d'arriver jusqu'au château du Roi Pêcheur et au cours d'un repas, un étrange cortège passe devant lui :

Ensi com il seoient et on lor aporloit le premier mes, si virent d'une cambre issir une demisele molt ricement atirée, et avoit une touaile entor son col, et portait en ses mains deus petis tailleors d'argent. Après vint uns vallés qui aporta une lance, et sannoit par le fer trois gouttes de sanc : et entroient en une cambre par devant Perceval. Et après si vint uns vallés et portoit entre ses mains le vaissel que nostre Sire donna a Joseph en le prison, et le porta molt hautement entre ses mains (*RG*, p. 245).

Devant tant de merveilles, Perceval devait poser une question et rétablir ainsi le dialogue entre le père et le fils, mais il ne le fait pas. Et cette fois, ce n'est pas, comme dans le *Perceval ou le Conte du Graal* de Chrétien de Troyes, parce qu'un prud'homme rencontré en chemin le lui a dit, mais bien parce qu'« il li sovint de se mere qui li dist que il ne fust mie trop parlans ne trop demandans des coses » (*RG*, p. 245). C'est parce qu'il n'a pas su se détacher des conseils maternels que Perceval échoue et qu'il ne pose pas la question qui aurait pu rétablir le contact avec la masculinité représentée par le Roi Pêcheur. L'influence maternelle qui incite Perceval à ne pas poser de questions représente la coupure qui peut s'installer entre un père et son fils si la présence de la mère empêche la figure paternelle, trop faible ou absente, d'imprégner la psyché du fils.

3.3.5 Chez Gauvain

Peut-on parler de Perceval sans parler de son fidèle compagnon Gauvain ? Sans compter que Gauvain est peut-être le chevalier chez qui l'échec paternel est le plus clair : l'attitude de Gauvain rappelle le problème de Don Juan. Dans toutes les versions, Gauvain possède une réputation auprès des femmes. Sa force, qui se multiplie par trois lors des trois jours de pleine lune, est « la force qui lance les hommes vers les femmes et fait bramer les cerfs de la forêt » (Barjavel, p. 219). Lors des joutes équestres, ce n'est pas pour une, mais pour plusieurs femmes que Gauvain abat ses adversaires les uns après les autres :

Onques de gaaignier destriers
Ne fu mes si antalantez.
Quatre en a le jor presantez,
Que il gaaigna de sa main,
Si anvea le premerain
A la demeisele petite,
De l'autre a la dame s'aquite
Au vavasor, qui mout li plot;
L'une de ses deus filles ot
Le tierz, et l'autré ot le quart.⁴⁶

Ses aventures sont particulièrement croustillantes et la plupart de ses rencontres ont trait aux femmes et aux jeunes pucelles : *la pucelle aux petites manches*, *la mauvaise pucelle*, *la reine aux blanches tresses* du *Perceval le Gallois* et *la De-*

46 Chrétien de Troyes, *Perceval ou le Conte du Graal*, dans *Oeuvres complètes*, p. 823.

moiselle Chauve, la Dame Veuve, l'Orgueilleuse Demoiselle et les Demoiselles de la Tente du Perlesvaus. Toutes les femmes adorent Gauvain, dont la réputation le précède souvent de quelques jours. L'une d'elles dit de lui :

Beneoiz soit qui m'anvea
Tel conpaignie corne ceste!
Qui si bel conpaignon me preste
Ne me het pas soe merci. (p. 828)

Chacune d'elles devient celle qu'il aimera toute sa vie :

D'amors parloient amedui,
Que se d'autre chose parlissent,
De grant folie se meslassent.
Mes sire Gauvains la requiert
D'amors et prie, et dit qu'il iert
Ses chevaliers tote sa vie,
Et ele n'an refuse mie,
Einz l'otroie mout volantiers. (p. 829)

L'univers de Gauvain tout entier est imprégné de ces présences féminines. Toutefois, son identité trouble ne lui permet pas de réussir à être l'emblème de la masculinité parce que ce n'est pas lui qui désire les femmes, mais bien le contraire :

Gauvain ne convoite jamais une femme [...], c'est toujours la femme qui le veut, s'échauffe, dispose ses pièges et enfin lui demande s'il veut bien et alors ils sont « li [uns] dans l'autre ». (Delay, p. 36)

Gauvain nous apparaît en plusieurs points semblable à Don Juan, toujours en quête de nouvelles femmes parce qu'aucune ne parvient à faire naître le désir en lui. Il est possible que ce besoin inassouissable puise son origine dans un malaise pro-

fond de sa masculinité. Un passage soutient cette hypothèse : Galehaut demande un jour aux chevaliers de la Table Ronde ce qu'ils donneraient pour que Lancelot reste à jamais avec eux. Sans aucune hésitation, Gauvain déclare :

Se Diex me doinst santé avoir, je voldroie orendroit estre
la plus bele damoisele del mont saine et haitie, par couvent
que il m'amast sor toute rien sa vie et la moie.⁴⁷

À la lumière de cette affirmation, nous sommes en mesure de mieux saisir le rôle très donjuanesque de Gauvain. En étant le prototype mâle en apparence, en jouant au héros viril devant qui tombent les femmes, Gauvain refoule l'aspect féminin de sa personnalité. À travers son désir de devenir une belle demoiselle nous est révélée toute l'ampleur de sa blessure. L'aspect féminin, rejeté de la conscience, finit par rejaillir avec une nouvelle force qui lui fait admettre qu'il serait bien en femme. Un tel désir s'explique par une identification à la mère (objet d'amour du père), ou plus globalement à la féminité, et par une incapacité à occuper la place virile. Il manifeste par le fait même un attachement libidinal au père : si l'on a affaire à l'homosexualité, c'est parce qu'il cherche à séduire un homme comme il a probablement voulu jadis être aimé d'un père ; dans le cas présent, il serait prêt à adopter la position féminine pour être l'objet d'amour de Lancelot. Ce *donjuanisme* sera la cause de son échec devant le Graal. Parvenu au château du roi Pêcheur, au moment où il s'apprête à parler, une voix

47 *Lancelot en prose* (III, 253), cité par Alexandre Leupin dans *Le Graal et la littérature*, p.116.

terrible interrompt Gauvain :

— Ne prononce pas ce nom, Gauvain ! Toi, le chevalier plus couvert de péchés qu'un pestiféré de pustules ! Tu t'es assis à une table où chacun reçoit la nourriture qu'il mérite : mange ce que tu as gagné !...

Et Gauvain, horrifié, vit qu'était posé devant lui sur la table un crapaud pourri. Il se recula avec un hoquet de dégoût, et la table disparut, la pièce, les chevaliers et le roi Pellès disparurent, le château disparut, la forêt et la nuit disparurent [...] (Barjavel, p. 227-228).

3.3.6 Chez Galehaut

Le héros Galehaut témoigne aussi de cet attachement libidinal au père. Remarquons d'abord que Galehaut apparaît dans le récit comme le rival du roi Arthur. Or, si nous tenons pour acquis qu'Arthur, en tant que roi, est le symbole du père rival, la conquête de Galehaut est un cheminement normal de l'Oedipe. Mais alors que son armée se montre supérieure à celle du royaume de Logres et que la victoire est toute proche, Galehaut fixe son désir sur Lancelot :

« Certes, fait Gualehoz, chevaliers iestes vos, li miaudres qui soit. Et vos iestes li hom el monde cui ge miauz voudroie honorer, si vos sui venuz requerre an toz guerredons que vos venoiz hui mais herbergier o moi. » (*Lancelot du Lac*, t. I, p. 832).

Lancelot, fidèle à son roi, refuse d'être hébergé par l'en-

nemi du royaume de Logres. Spontanément, Galehaut réagit en promettant de faire bien des choses pour Lancelot :

« Ha! sire, fait Galehoz, ge feroie plus por vos que vos ne guidiez, et si ne l'ai mie hore a comancier. Et ancor vos prie ge, por Deu, que vos herbergiez anuit a moi par covant que ferai a devise quant que vos m'oseroiz requiere. » (p. 832)

Voyant qu'une nuit passée auprès de Galehaut lui permettra d'obtenir une faveur, Lancelot accepte l'invitation. Apercevant les deux hommes qui s'en vont aux tentes, « Galehot, son destre braz sus lo col au chevalier » (p. 834), Gauvain désespère et s'en va dire à la reine Guenièvre que la fin du Royaume est proche. La reine « est tant anragiee que ele ne puet un mot dire de sa boiche » (p. 834). Qu'en est-il de cet amour? Un passage nous révèle qu'il s'agit là d'un amour qui dépasse l'amitié :

Et quant Galehoz sot que il [Lancelot] estoit andormiz, si se coucha delez lui au plus coiemment que il pot, [...] ainz pensa tote nuit retenir lo chevalier » (p. 840).

Galehaut, que le texte présente d'abord comme un guerrier intraitable, accepte ensuite, par amour pour Lancelot, de se rendre, advenant une victoire de son armée sur celle du roi Arthur. Pour certains, il est le symbole de l'amour mélancolique qui se pose sur un objet qui lui glisse entre les doigts sans jamais pouvoir le rattraper (*Cf.* Delay, p. 44), mais pour nous, sa passion ne peut se détacher de cet étrange attachement libidinal au père.

3.3.7 Chez Galaad

Reste Galaad. Nous avons vu déjà que sa conception est le résultat d'un sortilège du Roi Pellès. Dans sa « Généalogie morale des Rois-Pêcheurs », Jacques Roubaud propose une lecture intéressante de l'enchantement qui provoque cette naissance. Selon lui, « Pellès est père incestueux de Galaad » (p. 241), ce qui nous permet de penser qu'on fait croire à Lancelot qu'il est le père pour cacher une relation incestueuse. Cette relation incestueuse est une fois de plus entre le grand-père (Pellès) et sa fille.

Et pourtant, on dit de Galaad, à l'instar de Merlin, que « la grâce l'a élu dès l'abord et élevé si haut qu'il est désigné d'avance »⁴⁸. Mais cette élection est peut-être justement liée à l'inceste : d'une certaine façon, c'est être élu que devenir le fils de son propre grand-père, lui qui a élu sa propre fille au titre d'épouse. Cette élection perverse se trouve confirmé par l'idée d'un *siège périlleux*, autour de la Table Ronde, sur lequel personne, excepté le *meilleur chevalier au monde*, ne peut prendre place. Dans l'optique paternelle que nous favorisons, le siège réservé représente l'enfant à naître, celui qui a été élu divinement — un autre ! Un jour Merlin, en répondant à Uter qui s'interroge sur le siège vide, exprime l'hypothétique venue d'un tel enfant :

« Tant te puis jou bien dire qu'il ne sera pas emplis en ton tans. Et cil qui l'emplira naistera de celui qui engendrer le doit. Et n'a point encore de feme prise ne ne set riens qu'il

48 Albert Béguin, Préface de *La Quête du Graal*, p.35.

le doie engenrer. » (*Merlin-Huth*, t. I, p. 98)

Nous ne pouvons nous empêcher de faire ici un lien avec un passage du *Joseph* dans lequel Jésus donne une recommandation fort étrange à Joseph :

« Qu'il [Alain le Gros] se gart de la joie dont la cars languist [...]. Et li di que de lui doit issir uns hom malles a cui mes vaissiaus doit repairier [...] » (*Joseph*, dans *RG*, p. 65).

Que le fils d'un homme qui n'est pas père (ou qui ne sait pas qu'il doit l'être) soit l' élu du Graal pose une énigme. Peut-être est-ce là le symbole de cette fracture entre le père et le fils que Merlin n'a pas su guérir, car les enfants sans père n'existent pas, du moins tant que le père n'a pas à cacher une faute impardonnable : que le fils attendu naisse d'un père vierge — ce qui ressemble à l'idée de la virginité de Marie et de la mère de Merlin — est peut-être une façon de dire à couvert l'étrange drame incestueux qui régit la généalogie arthurienne et que Merlin, malgré ses efforts surnaturels, n'a pas su vaincre, ni pour lui, ni pour ses fils adoptifs.

Il est évident que l'image masculine joue un rôle primordial dans l'univers merlinesque et la littérature du Graal en général. Dans ce monde de chevaliers dont l'identité ne repose que sur leurs chevaux, leurs armures et leurs armes, survient Merlin, dont les seules armes sont les paroles et les actes sous forme de sagesse, de prophétie et de magie. À une époque où les chevaliers et les rois sont considérés comme étant respectivement le reflet de la virilité et de l'autorité, apparaît ce sage qui, n'étant ni l'un ni l'autre, attire à lui plus de respect que ces deux figures réunies. Pourquoi tant de fascination et d'égards envers ce personnage qui ne correspond en rien à l'image médiévale du héros ?

Du point de vue sociologique, nous pouvons dire que cette fascination suppose une certaine quête du *grand homme* au Moyen Âge : la littérature, que Flaubert nommait *exutoire de l'âme par excellence*, est à même de nous donner, par la récurrence du thème, une vague idée de l'incertitude masculine de cette époque. Jung l'avait vu, en comparant la relation entre le Roi Pêcheur et les chevaliers au silence qui régnait entre lui et son propre père. Les héros du Graal sont

souvent des fils bâtards qui n'ont pu s'identifier à un père manquant.

Sans conclure que Chrétien de Troyes, Robert de Boron et les autres qui ont collaboré à la création de la légende du Graal étaient des fils blessés par le mutisme du père, nous pouvons prétendre qu'ils avaient perçu, consciemment ou non, cette paternité clivée, ou tout au moins qu'une image masculine disloquée existait déjà au Moyen Âge.

En étant associé à cette figure psychique du grand homme et en devenant lui-même le père des chevaliers, Merlin acquiert toutes les caractéristiques de l'*imago* paternelle. C'est par lui que les fils-chevaliers découvrent qu'il existe un monde adulte. C'est à l'aide des outils qu'il leur procure, Excalibur, la Table Ronde, la quête du Graal, qu'ils peuvent accomplir leur propre quête intérieure vers la masculinité. Sa voix est celle de l'*imago* paternelle et ses conseils brisent le silence masculin en réconciliant le fils et le père. Ce n'est pas le hasard qui en a fait le guide par excellence de la quête qui peut guérir la blessure obligeant le Roi Pêcheur à garder le silence sur les mystères du Graal. La fusion de la légende de Merlin avec celle du Graal n'est pas qu'une pure coïncidence. Tout porte à croire, en fait, que le personnage de Merlin a surgi dans l'univers chevaleresque pour donner une réponse aux questions que se posaient les chevaliers. Alors qu'ils cherchaient désespérément leur identité dans l'éclat des armures, la violence des armes et le combat physique, survient un sage qui les pousse à livrer un combat psychique qui leur permet d'entrer en contact avec leurs

forces intérieures.

Malheureusement, une blessure incestueuse marque le destin de tous ces héros et empêche Merlin de jouer convenablement le rôle qui lui avait été inconsciemment attribué : être le Père des pères. En ce sens, il a échoué complètement, puisque tous ses fils sont perdus et que le royaume de Logres est détruit. Cependant, la figure de Merlin continue de fasciner le monde contemporain. Les questions d'identité que se posaient de façon implicite les chevaliers et auxquelles Merlin essayait non moins secrètement de répondre auraient-elles persisté jusqu'à nos jours ? Ce qui est certain, c'est que l'apparition du personnage de Merlin dans la littérature s'insère dans un cycle qui n'est pas encore achevé. Le foisonnement de la littérature merlinesque au XX^e siècle est peut-être le signe de l'achèvement de la boucle mythique qui a débuté au Moyen Âge. Si tel était le cas, la figure de Merlin serait peut-être sur le point de répondre à une question fondamentale de l'humanité. La problématique de l'inceste et de la masculinité est peut-être l'ouverture qui permettrait de découvrir de quelle grande interrogation il s'agit. Au fond, c'est peut-être pour cela que Merlin, enfermé dans son *esplumoir*, ne peut mourir avant « le finement del siecle » (*Perceval*, dans *RG*, p. 301).

BIBLIOGRAPHIE⁴⁹

* Agnel, Aimé, « La défaillance du père et sa compensation chez Freud et chez Jung », dans *Cahiers jungiens de psychanalyse*, n° 69 (1991), p. 5-17.

Allen Paton, Lucy, *Studies in the fairy mythology of Arthurian romance*, New-York, Burt Franklin, 1960, 316 pages.

* Barjavel, René, *L'Enchanteur*, Paris, Denoël, 1984, 470 pages.

* Baumgartner, Emmanuèle, *L'arbre et le pain. Essai sur « La Queste del Saint Graal »*, Paris, Société d'éditions d'enseignement supérieur, 1981, 163 pages.

— — —, *Merlin le Prophète ou le livre du Graal*, roman du XIII^e siècle, Paris, Stock + (Moyen Âge), 1980, 340 pages.

* *La Bible*, traduction oecuménique, Paris, Le Cerf, 1975, 1731 pages.

Blondin, Robert, *Le guerrier désarmé. Vers une nouvelle masculinité*, Montréal, Boréal, 1994, 235 pages.

* Boons, M. C, « Le meurtre du père chez Freud », dans *L'inconscient*, « La paternité », janvier 1968, p. 101-130.

Borgal, Clément, *Les chevaliers de la Table Ronde*, Paris, Fernand Lanore, 1961, 160 pages [Trad. adaptée de la *Morte Darthur* de Thomas Malory].

49 Les ouvrages cités dans cette étude sont précédés d'un astérisque.

Briel, Henri de, *Le roman de Merlin l'enchanteur*, Paris, Librairie Klincksieck, 1971, 374 pages.

Bruce, James Douglas, *The evolution of Arthurian romance from the beginnings down to the year 1300*, Gloucester, Mass., Peter Smith, 1958, 495 pages.

* Chemama, Roland, et autres, *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Larousse (Références Larousse), 1995, 356 pages.

* Chênerie, Marie-Luce, *Le chevalier errant dans les romans arthuriens en vers des xir et XIIIe siècles*, Genève, Droz, 1986, 560 pages.

* Chrétien de Troyes, *Oeuvres complètes*, édition publiée sous la direction de Daniel Poiron, avec la collaboration d'Anne Berthelot, Peter F. Dembowski, Sylvie Lefèvre, Karl D. Uitti et Philippe Walter, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1994, 1531 pages.

* Clément, Catherine B., et autres, *La psychanalyse*, Paris, Larousse, 1976, 128 pages.

* Corneau, Guy, *Père manquant fils manqué. Que sont les hommes devenus ?*, Montréal, De l'homme, 185 pages.

* Delaisi de Parseval, Geneviève, *La part du père*, Paris, Seuil, 1981, 320 pages.

* Delay, Florence et Jacques Roubaud, *Graal théâtre*, Paris, Gallimard, 1977, 347 pages.

* Faral, Edmond, *La légende arthurienne*, Paris, Champion, 1929, 3 vol.

Freud, Sigmund, *Choix de textes*, assemblés par M. Th. Laveyssièrre, Paris, Masson, 1977, 247 pages.

— — —, *L'homme Moïse et la religion monothéiste. Trois essais*, trad. par Cornélius Heim, préface de Marie Moscovici, Paris, Gallimard (Connaissance de l'inconscient), 1986 [1939], 256 pages.

— — —, *Totem et tabou : interprétation par la psychanalyse de la vie sociale des peuples primitifs*, trad. par Marièle Weber, Paris, Gallimard, 1993 [1912], 351 pages.

* Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, trad. Laurence Mathey-Maille, Paris, Les Belles Lettres, 1992, 352 pages [il s'agit d'une traduction du texte latin de Geoffroy de Monmouth : *l'Historia Regum Britanniae*, édition de Neil Wright, a singlemanuscript edition from Bern, Bürgerbibliothek, MS 568, D.S. Brewer, Cambridge, 1985].

* *La Geste du roi Arthur selon le « Roman de Brut » de Wace et l'« Historia Regum Britanniae » de Geoffroy de Monmouth*, présentation, édition et traduction par Emmanuèle Baumgartner et Ian Short, édition bilingue, Paris, Union générale d'éditions (10/18, Bibliothèque médiévale, 2346), 1993, 343 pages.

Gollnick, James, et autres, *Comparative studies in Merlin*

from the Vedas to C. G. Jung, New-York, Edwin Mellen Press, 1991, 131 pages.

Goodrich, Norma Lorre, *Le roi Arthur*, trad. par Geneviève Grimal, Paris, Fayard, 1991, 670 pages.

— — —, *Merlin*, New-York, Harper Perennial, 1988, 386 pages.

Harrison, Robert, *Forêts, essai sur l'imaginaire occidental*, Paris, Flammarion, 1992, 401 pages.

Huchet, Jean-Charles, *Littérature médiévale et psychanalyse : pour une clinique littéraire*, Paris, PUF, 1990, 237 pages.

Jullien-Palletier, Viviane, « De père en fils », dans *Cahiers jungiens de psychanalyse*, n° 69 (1991), p. 27-39.

Jung, Carl Gustave, *Aïon. Études sur la phénoménologie du soi*, trad. par Étienne Perrot et Marie-Martine Lauzier-Sahler, Paris, Albin Michel, 1983, 332 pages.

— — —, *L'âme et la vie*, trad. par Roland Cahen et Yves Le Lay, Paris, Buchet/Chastel, 1963, 533 pages.

— — —, *L'homme à la découverte de son âme. Structure et fonctionnement de l'inconscient*, trad. par Roland Cahen, Paris, Payot, 1962, 347 pages.

— — —, *Les types psychologiques*, trad. par Yves Le Lay, Genève, Georg et Cie, 1986, 506 pages.

* — — —, *Ma vie : souvenirs, rêves et pensées*, trad. par Roland Cahen et Yves Le Lay, Paris, Gallimard, 1973, 532 pages.

* — — —, *Métamorphoses de l'âme et ses symboles. Analyse des prodromes d'une schizophrénie*, trad. par Yves Le Lay, Genève, Librairie de l'Université, 1967, 770 pages.

* — — —, *Psychologie et Éducation*, trad. par Yves Le Lay, Paris, Buchet/Chastel, 1963, 266 pages.

* Jung, Emma et Marie-Louise von Franz, *La légende du Graal*, trad. par Marc Hagenburger et Anne Berthoud, Paris, Albin Michel, 1980, 397 pages.

Keeler, Laura, *Geoffroy of Monmouth and the late latin chroniclers 1300-1500*, Berkeley and Los Angeles, University of California press, 1946, 151 pages.

Knibiehler, Yvonne, « Le rôle des pères à travers l'Histoire », dans *Revue française des affaires sociales*, « Pères et paternité », novembre 1988.

Korbel, Peter, *An Arthurian triangle*, Leiden, E.J. Brill, 1984, 301 pages.

Lacy, J. Norris et Geoffroy Ashe, *The Arthurian handbook*, New-York, Garland Publishing, 1988, 455 pages.

* Lampo, Hubert et Pieter Paul Koster, *Arthur et le Graal*, Paris, René Malherbe Éditeur, 1986 [1985], 160 pages.

* *Lancelot du Lac*, roman français du XIII^e siècle, présenté, traduit et annoté par François Mosès d'après l'édition d'Elspeth Kennedy, Paris, Librairie Générale Française (Lettres gothiques), 1991, 2 vol.

* Laplanche, Jean et J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1967, 523 pages.

* Leupin, Alexandre, *Le Graal et la littérature*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1982, 222 pages.

Lits, Marc, et autres, *Le mythe*, Bruxelles, Didier Hatier Éditeurs (Collection Séquences), 1989, 47 pages.

* Lot, Ferdinand, *Nennius et l'Historia Britonum*, étude critique, Paris, Librairie ancienne Honoré Champion, 1934, 2 vol.

* Maccio, Charles et Claude Regnier, *L'oedipe, moyen de libération*, Paris, Du Cerf, 1978, 62 pages.

* Markale, Jean, *Le cycle du Graal : première époque et deuxième époque*, Paris, Pygmalion, 1992, 1993.

* — — —, *Merlin l'Enchanteur ou l'éternelle quête magique*, Paris, Albin Michel (Espaces libres), 1992 [1981], 257 pages.

Marx, Jean, *Nouvelles recherches sur la littérature arthurienne*, Paris, Klincksieck, 1965, 320 pages.

Matthews, John, *The Grail : Quest for the eternal*, Londres, Thames and Hudson, 1981, 96 pages.

* Mead, Margaret, *L'un et l'autre sexe*, trad. par Claudia Ancelot et Henriette Étienne, Paris, Denoël/Gonthier (folio/essais n° 85), 1988 [1948], 439 pages.

* *Merlin, Roman en prose du mir siècle*, publié d'après le manuscrit Huth par Gaston Paris et Jacob Ulrich, Paris, Firmin Didot (Société des anciens textes français), 1883, 2 vol. Fac-similé Londres et New York, Johnson Reprint, 1965.

* *Merlin-Huth* : voir *Merlin*.

Micha, Alexandre, *Études sur le Merlin de Robert de Boron*, Genève, Droz, 1980, 240 pages.

Moorman, Charles et Ruth, *An Arthurian dictionary*, Mississippi, University press of Mississippi, 1978, 117 pages.

La mort du roi Arthur, éd. G. Jeanneau, Paris, Union Générale d'éditions (Série Bibliothèque médiévale dirigée par Paul Zumthor), 1983, 283 pages.

Nelli, René, et autres, *Lumière du Graal*, Paris, Cahiers du Sud, 1951, 335 pages.

Norris, J. Lacy et Geoffrey Ashe, *The Arthurian handbook*, New York & London, Garland Publishing In., 1988, 455 pages.

Notz, Marie-Françoise, « Les deux visages de l'enchanteur médiéval », dans *Magie et littérature*, Paris, Albin Michel (Cahiers de l'Hermétisme), 1989. p. 47-55.

Une oeuvre : les romans de la table ronde. Un thème : chevaliers et héros. présentation et commentaires de Ariane Carrière, Paris, Hatier (Coll. Oeuvres et Thèmes). 1986. 127 pages.

Olivier, Christine, *Les fils d'Oreste ou la question du père*, Paris, Flammarion, 1994, 200 pages.

Pauphilet, Albert, *Études sur La Queste del Saint Graal*, Paris, Champion, 1921, 206 pages.

Le père, n° 35 des *Cahiers jungiens de psychanalyse* (1982), 64 pages.

* Pohier, J.-M., « La paternité de Dieu », dans *L'inconscient*, janvier 1968. p.3-58.

* *Les prophesies de Merlin*, publié d'après le manuscrit Bodmer 116 par Anne Berthelot, Coligny-Genève, Fondation Martin Bodmer, 1992, 450 pages.

* *La Quête du Graal*, édition présentée par Albert Béguin et Yves Bonnefoy. Paris. Seuil, 1965, 315 pages.

Rank, Otto, *Le mythe de la naissance du héros suivi de « La légende de Lohengrin »*. trad. par Elliot Klein, Paris, Payot (Coll. Sciences de l'homme), 1983, 343 pages.

* Régnier-Bohler, Danielle, et autres, *La légende Arthurienne : le Graal et la Table Ronde*, Paris, Robert Laffont, 1989, 1206 pages.

* *RG* : voir Robert de Boron, *Le Roman du Graal*.

* Rio, Michel, *Merlin*, Paris, Seuil, 1989, 152 pages.

* Robert de Boron, *Merlin*, trad. par Alexandre Micha, Paris, Flammarion (GF n° 829), 1994, 231 pages. [Trad. suivie d'extraits de la *Vita Merlini* et de la *Suite-Vulgate*.]

* ---, *Le Roman du Graal*, éd. de Bernard Cerquiglini, Paris, Union Générale d'éditions (Coll. 10-18), 1981, 307 pages [comprend le *Joseph*, le *Merlin* et le *Perceval* selon le manuscrit de Modène].

* Roubaud, Jacques, « *Généalogie morale des Roi-Pêcheurs* », dans *Change*, Paris, Seghers/Laffont, 1973, p. 228-247.

Schaffer, Herbert, *Les dix grands de l'inconscient*, Paris, Laffont, 1973, 255 pages.

Smith, Patrick Coogan, *Les enchantemens de Bretagne. An extract from a thirteenth century prose romance.* ^K *La suite du Merlin* », North Carolina, U.N.C. Department of romance languages, 1977, 130 pages.

* Stevens, Anthony, *Archetypes : a natural history of the self*, New-York, Morrow, 1982, 324 pages.

* Varenne, Jean-Michel, *Le Graal*, Paris, MA, 1986, 187 pages.

* Vieljeux, Juliette, « La persona. Étude théorique du concept », dans *Cahiers jungiens de psychanalyse*, n° 58 (1988), p. 3-17.

Villemarqué, Hersart de la, *Barzaz Breiz : chants populaires de la Bretagne*, Paris, Didier, 1867, p. 56-79.

— — —, *Myrdhin ou l'enchanteur Merlin*, Paris, Terre de Brume, réédition de 1989, 296 pages.

* Wace, *Le Roman de Brut*, présenté et annoté par Ivor Arnold, Paris, Société des anciens textes français, 1938, 2 vol.

* Willebois, Alexandre de, *La société sans père*, Paris, S.O.S., 1985, 222 pages.

* Zumthor, Paul, *Merlin le Prophète*, Thèse présentée à la faculté des Lettres de Genève, Lausanne, Imprimerie Réunies, 1943, 302 pages.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	11
INTRODUCTION	13
CHAPITRE 1	
ORIGINE ET ÉVOLUTION DE LA FIGURE DE MERLIN	15
1.1 Les sources	17
1.1.1 <i>De excidio et conquestu Britanniae</i>	19
1.1.2 <i>Historia ecclesiastica gentis Anglorum</i>	20
1.1.3 <i>Historia Britonum</i>	21
1.1.4 <i>Historia Regum Britanniae</i>	23
1.1.5 <i>Vita Merlini</i>	28
1.1.6 <i>Le Roman de Brut</i>	32
1.2 Le <i>Petit Saint-Graal</i> et les <i>continuations</i>	34
1.2.1 L'achèvement de la figure de Merlin	36
CHAPITRE 2	
LE PÈRE DES PÈRES	39
2.1 Des enfants sans père	41
2.1.1 Arthur	42
2.1.2 Lancelot	43
2.1.3 Perceval	45
2.1.4 Gauvain	49
2.1.5 Galehaut	51
2.1.6 Galaad	52
2.2 Les rôles du père	53
2.2.1 Le drame œdipien	53
2.2.2 La coupure maternelle et l'identification au père	55
2.2.3 Quelques conséquences de l'absence paternelle	56
2.3 La paternité de Merlin	58
2.3.1 Merlin, père du roi Arthur	59

2.3.2 Merlin, père de la quête	71
2.3.3 Merlin, père de la Table Ronde	76
2.3.4 Merlin, père symbolique	78
CHAPITRE 3	
L'ABSENCE DU PÈRE ET SES CONSÉQUENCES DANS L'UNIVERS MERLINESQUE	83
3.1 La problématique des origines : Merlin, fils du Diable	85
3.1.1 Dans le <i>Merlin</i>	85
3.1.2 Dans le <i>Lancelot</i> anonyme	87
3.1.3 Dans <i>L'Enchanteur</i>	88
3.1.4 Le Diable comme père	90
3.2 Le héros sans père	92
3.2.1 De fils du Diable à enfant sans père	92
3.2.2 Merlin, enfant sans père	95
3.2.3 La blessure de Merlin	100
3.2.4 L'inceste	101
3.3 Les conséquences	108
3.3.1 Chez Arthur	108
3.3.2 Chez Mordred	110
3.3.3 Chez Lancelot	111
3.3.4 Chez Perceval	113
3.3.5 Chez Gauvain	115
3.3.6 Chez Galehaut	118
3.3.7 Chez Galaad	120
CONCLUSION	123
BIBLIOGRAPHIE	127
TABLE DES MATIÈRES	137

CET OUVRAGE A ÉTÉ FORMATÉ EN PDF
POUR ÊTRE VENDU COMME LIVRE NUMÉRIQUE.

LES BÂTARDS DE CAMELOT



L'héritage littéraire que nous a légué la figure de Merlin depuis le milieu du VI^e siècle a propulsé le personnage, dans l'esprit occidental, au rang de figures mythologiques telles que Tristan, Faust, Don Juan et Don Quichotte. Son rôle primordial dans la légende arthurienne explique en partie ce succès populaire. Mais il y a plus : la figure du prodigieux enchanteur est de tout temps fascinante et les mythes et contes de fées ne seraient ce qu'ils sont sans ces puissances, bonnes ou mauvaises, qui influencent à leur guise la destinée des hommes.

Au fil des siècles, le personnage de Merlin s'est cristallisé en un emblème d'autorité qui n'est pas sans rappeler le *père* symbolique de la psychanalyse. Cette fascination qu'exerce cette figure sur les esprits contemporains porte à croire qu'elle possède un contenu à forte charge subconsciente qui prend naissance dans nos désirs secrets.

Guy D'Amours est écrivain et docteur en littérature médiévale. Il est l'auteur d'un roman historique sur Merlin, dont il étudie la figure légendaire depuis quinze ans.

Image en couverture : Cycle du *Lancelot-Graal*, Ms 255, XIII^e siècle, f. 101, début de l'*Estoire de Merlin*.
Crédit : Bibliothèque de Rennes Métropole.

ISBN 978-2-922930-44-3

